

DANSE

Vents du Sud

Page E 4



CINÉMA

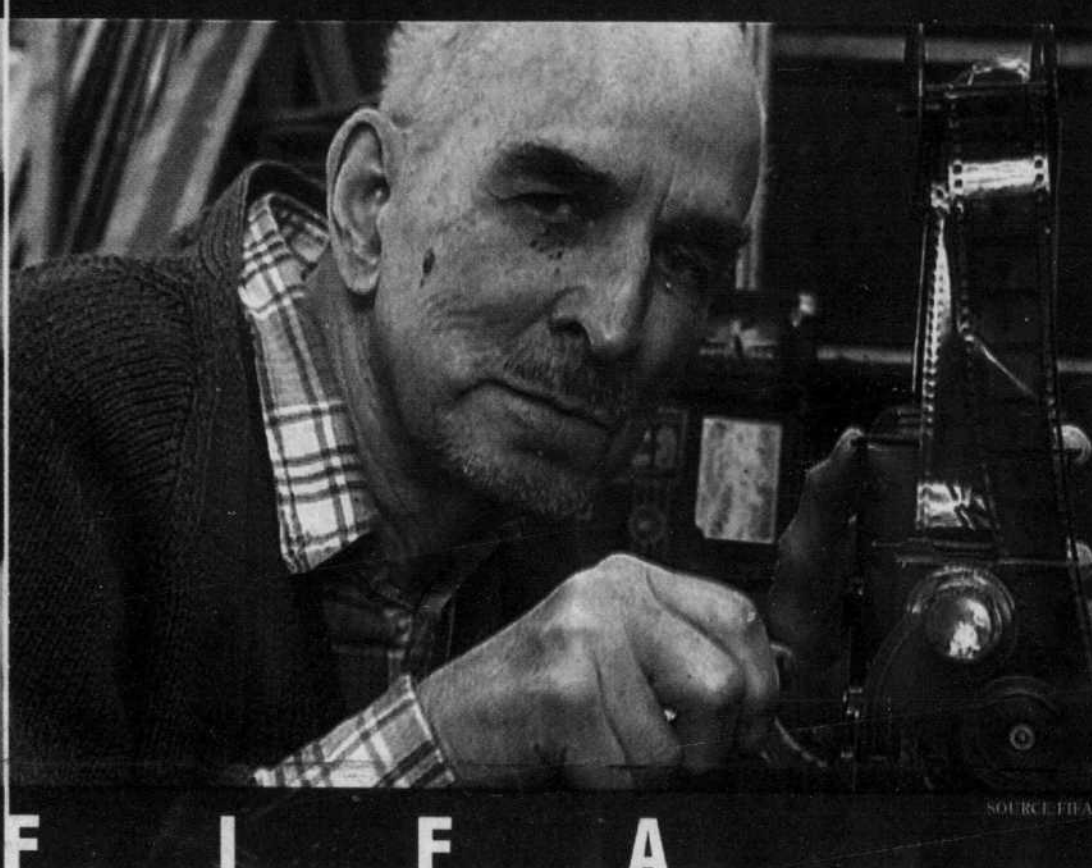
Kamataki; lentement la beauté s'installe

Page E 9

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
E

CULTURE

24^e Festival international du film sur l'art

Il était une fois... INGMAR BERGMAN

Parmi les meilleurs documentaires du FIFA, qui roulera du 9 au 19 mars, en première américaine: une trilogie de Marie Nyreröd sur l'univers d'Ingmar Bergman

ODILE TREMBLAY

Sa vie fut une valse entre une réalité tissée de souvenirs et la fiction issue de ses rêves. Ses admirateurs ont beau avoir l'impression de connaître par cœur Ingmar Bergman, celui-ci se laisse-t-il pleinement découvrir?

Cinéaste de *Fanny et Alexandre*, de *Persona* et d'une nuée de chefs-d'œuvre, réalisateur pour la télé des immortelles *Scènes de la vie conjugale*, grand homme de théâtre, auteur d'une excellente autobiographie, *Laterna Magica*, légende vivante marquée sa vie durant par une éducation rigoriste et religieuse, obsédé par les relations amoureuses, leurs gloires et leurs trahisons, par les réminiscences qui se superposent au présent.

Tellement misanthrope, l'octogénaire, qu'il ne s'était même pas déplacé en 1997 pour recevoir la palme des Palmes au 50^e Festival de Cannes, qui s'agenouillait devant le maître.

Reclus tant qu'on voudra, mais longtemps il avait

fait quand même la navette entre son appartement de Stockholm, près du Théâtre royal dramatique, et sa maison de l'île de Farö, au bord de la mer Baltique. Il y a quatre ans, toutefois, Bergman pliait bagage, faisant ses adieux au théâtre, replié sur les terres et les battures de son île. Fuyant la foule de ses admirateurs et les journalistes, solitaire, mais relié à ses neuf enfants, à ses rares amis. Ce farouche écorché fut un des créateurs les plus féconds et les plus marquants du siècle.

Témoignage ultime

Ça prenait une femme pour apprivoiser la bête, la rassurer aussi, recueillir ses confidences. Journaliste et documentariste, Marie Nyreröd a mis des années avant de gagner sa confiance et son respect, son amitié aussi, qui lui est désormais acquise. La déterminée Suédoise a réussi à convaincre Bergman de se livrer en trois documentaires. Son rapport au cinéma, au théâtre, ses réflexions sur son île, où la mort le hante comme dans *Le Septième Sceau*, sont présentés au FIFA. Mais cette trilogie avait d'abord été lan-

cée au dernier Festival de Cannes.

«*Les démons n'aiment pas l'air frais*, y confesse Bergman. *Ils préfèrent que vous restiez au lit et que vous ayez froid aux pieds. Alors, après le petit déjeuner, je fais toujours une promenade de 45 minutes.*» Façon de déjouer la mort, avant d'entreprendre avec elle son ultime jeu d'échecs. Il est né en 1918, après tout. La Faucheuse rôde et il voit ces documentaires comme un témoignage ultime.

Marie Nyreröd accompagnera à Montréal son trip-tique. En attendant, on la joint par téléphone en Suède. Elle ressemble à Liv Ullmann et à Bibi Andersson, mélange des compagnes précédentes du maître. Aujourd'hui, elle se considère comme une de ses meilleures amies. Mais, outre son physique bergmanien, Marie Nyreröd n'arrivait pas les mains vides. Elle possédait une connaissance approfondie de l'œuvre de Bergman, entre autres. En 1997, une longue interview avec lui pour la télé a brisé la glace. D'où cette porte ouverte vers le dialogue filmé.

«*J'étais nerveuse au début*, confesse-t-elle, *mais les génies sont aussi des gens ordinaires et la partie s'est jouée*

surtout à l'heure de la préparation des films.» Le tournage des documentaires n'a duré que cinq semaines, mais des années durant elle l'avait écouté parler.

Marie Nyreröd l'a suivi sur le plateau de *Saraband*, son dernier film télé, d'ailleurs génial, qui redonnait la vedette à Erland Josephson et Liv Ullmann, interprètes de *Scènes de la vie conjugale* 30 ans plus tard. Marie Nyreröd l'a interviewé sur son île mais aussi à Stockholm, au Théâtre dramatique, où durant un demi-siècle il a mis en scène 125 pièces: Ibsen, Shakespeare, etc. À l'écran, il explique comment il récupérait sa troupe de théâtre pour l'entraîner au cinéma, sautant longtemps de la scène à l'écran, avec une prédilection pour les planches, son véritable amour. Il faut l'entendre aussi raconter comment il a tabassé un critique qui le houspillait sans cesse...

Bergman fait partie de ces créateurs qui supportent mal de revoir leurs œuvres, tellement ils ne voient que leurs défauts. Deux de ses films trouvent grâce à ses yeux: *Persona* et *Cris et chuchotements*.

VOIR PAGE E 2: BERGMAN

À l'été 2006, venez à PERCÉ célébrer notre 5^e anniversaire de création...

Inscrivez-vous à l'École internationale d'été de Percé de l'Université Laval

www.faaav.ulaval.ca/perce

UNIVERSITÉ
LAVAL

Ville de Percé

3 au 8 juillet
Atelier d'illustration : le récit illustré17 au 29 juillet
Séminaire de maîtrise en arts visuels : le sens de l'usage de l'art7 au 12 août
Classe de maître en design graphique : l'affiche14 au 26 août
Séminaire de philosophie : du Beau, de Platon à l'art contemporain4 au 9 septembre
Atelier en photographie : nature et paysage II10 au 15 juillet
Carnet de voyage31 juillet au 5 août
Classe de maître en design : identité territoriale14 au 26 août
Classe de maître : art, architecture et paysage28 août au 2 septembre
Atelier en photographie : nature et paysage I11 au 16 septembre
Programme intensif en gestion de projets

École internationale d'été de Percé de l'Université Laval • Faculté d'aménagement, d'architecture et des arts visuels • Renseignements et inscriptions : tél. sans frais : 1 866 656-2017 • tél. 418 656-2017 • perce@faaav.ulaval.ca

• Culture •

Le merle blanc éclaboussé



Odile Tremblay

Certaines personnes s'avèrent quasi intouchables dans notre petit magma culturel. Daniel Langlois, par exemple. L'homme en noir, le *wise kid* des nouvelles technologies qui a dédié une partie de sa fortune au septième art d'auteur.

Né dans une ferme de poules, il est devenu le nabab de Softimage, puis le fondateur et grand argentier d'Ex-Centris, complexe de cinéma le plus *hot* en ville. Le merle blanc sur la chaussée noire, celui qui a sauvé jadis le Festival du nouveau cinéma de la banqueroute en épongeant ses dettes, c'est Langlois. Allez donc lui reprocher quelque chose, juste pour voir...

Il faut dire que le mécénat culturel est un phénomène bien rare au Québec. On n'a qu'à penser à l'Opéra de Montréal, qui dut sacrifier de gros bailleurs de fonds qui se mêlaient trop de contenu. Voici l'institution au bord du gouffre financier. De fait, l'État providence n'est pas si providence que ça et le sera de moins en moins, soit dit en passant. Alors, l'entreprise privée doit mettre la main à la pâte:

tout le monde s'entend sur ce point capital. L'ennui, c'est qu'on n'a guère trop de traditions de mécénat au Québec. D'où les fleurs lancées à Langlois.

Souvent, les gens d'affaires qui s'associent à des manifestations culturelles veulent en avoir pour leur argent, admirer leurs noms en lettres d'or jusque sur l'avant-scène des théâtres et des cinémas. Ou bien ils se mêlent de régenter le spectacle.

L'argent n'est pas une denrée innocente, plutôt un instrument de pouvoir. En art, comme ailleurs. Il n'y a ni territoire sacré ni vraies icônes en ces matières. Hélas!

Daniel Langlois, donc. Le Montréalais canonisé par le mécénat. Il trône sur son Ex-Centris à l'esthétique glacée mais à la fine pointe technologique avec du cinéma indépendant au menu. Son monde lui ressemble: l'appartement sur le Plateau Mont-Royal mais le club privé près du Vieux Port. La fortune allée à la générosité et à l'amour des arts. Sans compter une passion pour la diffusion des films par satellite, future révolution sur les grands écrans, déjà en marche, qu'il propulse à toutes pompes.

Ça prend du temps à ternir, une auréole. Tenez, dans cette saga des festivals de films à Montréal qui n'en finit plus de révéler ses dessous douteux, le nom de Daniel Langlois sort sans arrêt. On a menagé le gars jusqu'ici. Question de respect. Et puis, c'est son argent qu'il gère, non pas des fonds publics. Quand même...

Sus aux institutions Téléfilm et SODEC, qui se contredisent et s'enfargent à remonter le cours d'un échec en cachant ses squelettes! Le choix du Regroupement/Spectra (FIFM) plutôt que le projet du Festi-

val du nouveau cinéma fut une erreur magistrale, pourtant annoncée. Mensonges, révélations au compte-gouttes, jeux d'influence pour favoriser un gagnant choisi d'avance, règlements modifiés, systèmes de pointage abandonnés en cours de route. Ajoutez un mariage annoncé entre le FNC et le FIFM avant la signature du contrat. L'embauche de Moritz de Hadeln, comme directeur de la programmation du FIFM, conclue sous fausse représentation. Une belle union jamais scellée et bonjour les dégâts!

Pas très reluisant, à propos, le rôle de Daniel Langlois dans cette affaire! Les révélations des deux dernières semaines l'ont démontré: le Festival du nouveau cinéma (FNC) était jugé plus méritant que le FIFM au premier tour, avec une grosse avance de dix points sur le rival. Quelques jours ont suffi pour tout faire basculer. L'homme en noir a changé de camp.

Daniel Langlois, président du conseil d'administration du Festival du nouveau cinéma, après pressions de la SODEC, acceptait de rejoindre le navire du concurrent, qu'on lui avait annoncé à l'avance comme le grand vainqueur.

A entendre les grosses huiles de Téléfilm et de la SODEC, l'arrimage de Langlois et de Spectra fut déterminant pour faire pencher la balance du côté du Regroupement. Et même si Langlois jure que la partie s'était jouée avant sa volte-face, mettons qu'il aurait pu se démenter plus fort pour les siens.

D'où le malaise. On préfère les capitaines qui coulent avec leur navire, ou les défendent à coups de canons, à ceux qui sautent dans la barque des pirates à l'abordage. Ce n'est pas parce que son camp va

perdre qu'il faut changer de parti. D'ailleurs, de toute évidence, Langlois (que les institutions ont brandi comme un trophée, après son virage) possédait assez de poids pour pouvoir résister bravement.

Oh! Il assure avoir voulu éviter une plus grande division du milieu en épousant l'adversaire, contre l'avis de son conseil d'administration. A travers les branches, on savait bien que le mécène en avait soupé d'éponger les dettes du FNC. Même qu'il aurait été beau joueur en n'égorgeant pas son ancien festival avec une ancienne dette. N'empêche: ce n'est pas l'épisode le plus glorieux de son parcours.

Bien évidemment, notre homme s'est beaucoup rapproché du FNC après l'échec du FIFM. Son marché des nouvelles technologies, le Digimart, va désormais s'ancrer au Festival du nouveau cinéma. Des liens cassés se sont recollés. Pour les besoins de la cause, on l'aura compris.

On le croyait moins opportuniste que ça, Daniel Langlois. Il nous a déçu, veux, veux pas. D'autant plus que le FNC sort grandi de cette terrible année nourrie d'épreuves. C'est ce premier projet défendu par Langlois que le comité de sélection avait jugé le meilleur. Fallait-il vraiment le sacrifier? Les institutions ont misé sur le mauvais cheval, en grenouillant dans les coulisses, et elles méritent d'en payer le prix. Mais Langlois, pas plus fin, s'est laissé manipuler pour rejoindre les *winners* du beau concours. Ces mêmes *winners* qui couraient au devant de leur déroute. Au secours! Oui, cette saga des festivals aura tout maculé sur son passage. Même lui.

otremblay@ledevoir.com

BERGMAN

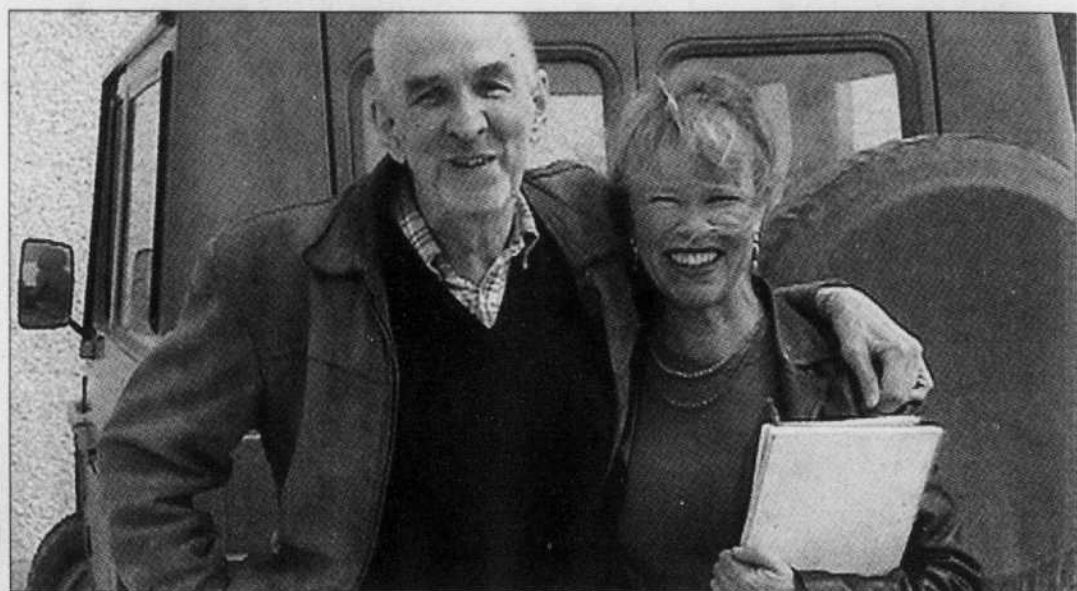
SUITE DE LA PAGE E 1

Et il est merveilleux d'entendre le grand cinéaste évoquer dans les documentaires ce cinématographe échangé avec son frère contre 150 soldats de plomb, son rêve du théâtre dans son castelet de marionnettiste, de l'écouter remonter le cours de ses œuvres, mais aussi celui de ses amours et

de ses peurs. On fait le plein d'anecdotes amusantes aussi, comme ce voyage improvisé à Cannes pour *Sourires d'une nuit d'été* en 1956, alors qu'il ignorait que ses producteurs avaient présenté son film au festival français (où il remporta le prix de l'humour poétique). La révélation Bergman sur la scène internationale eut lieu ce printemps-là avec

cette comédie au charme féroce. «Par la suite, on me donna toujours carte blanche», précise le cinéaste. Il était lancé.

Cent fois il a juré que «jamais plus!», mais toujours il a repris, d'une façon ou d'une autre, du service. «Cette fois, il a décidé qu'après *Saraband*, il ne toucherait plus à une caméra», raconte Marie Nyreröd. Et c'est vraiment



SOURCE FIFA

Ingmar Bergman et la documentariste Marie Nyreröd

la fin, à mon avis. Il devient trop vieux. Peut-être écrira-t-il un scénario mais, pour la mise en scène de théâtre et de cinéma, je le crois sincère dans sa volonté de s'arrêter. Ce qui le désole d'ailleurs. Il a besoin du contact avec les acteurs.

Mais il n'a pas quitté son île depuis quatre ans.» Les documentaires sont sortis en Scandinavie, où Marie Nyreröd n'a pas recueilli que des éloges. «Bergman compte beaucoup d'ennemis en Suède, à cause de son ta-

lent et du champ culturel immense qu'il a occupé; alors, certains m'ont reproché d'avoir abordé son univers en manquant d'esprit critique», révèle la documentariste.

Le Devoir

Le Théâtre [mo] présente

UNE ANNÉE SANS ÉTÉ

DE CATHERINE ANNE

«...UN ÉCRIN DE LUMIÈRE, DE CHALEUR, DANS LA SOLITUDE DU MONDE.»
MARIE LALIBERTÉ - VOIR QUÉBEC

«... SENSIBLE, CONCENTRÉ ET AUTHENTIQUE.»
JEAN ST-HILAIRE - LE SOLEIL

MISE EN SCÈNE DE VÉRONIQUE CÔTÉ, GAGNANTE DU MASQUE DE LA RÉVÉLATION 2004

Décor et lumière de Jean-François Labbé • Musique de Valérie Descheneaux • Costumes de Pierrick Fréchette
Avec Emmanuel Bédard, Vincent Champoux, Catherine-Amélie Côté, France LaRochelle et Magalie Lépine-Blondeau

DU 21 FÉVRIER AU 11 MARS 2006
À LA SALLE FRED-BARRY À 19 H 30

4353, RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL — BILLETTERIE : (514) 253-8974

[mo] **FRED-BARRY**

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE en coproduction avec TRANS-THÉÂTRE présentent

GAGARIN WAY

De GREGORY BURKE
Traduction YVAN BIENVENUE
Mise en scène MICHEL MONTY
Avec DAVID BOUTIN, DANIEL GAGUERS, STEPHANE JACQUES, FRANCIS POULIN

07 mars au 01 avril 2006

Concepteurs: MARIE-HELENE DUFORT, OLIVIER LANDREUILLE, SARAH GILLES, MARTIN LABRECQUE, JEAN-FRANÇOIS PEDRO, PATRICIA RUEL, SUZANNE TRÉPANIÉ, PAUL DE TOURREIL

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalcorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

Partenaires de la saison: **LE DEVOIR**

(...) imbibée de cynisme et d'humour vitriolique (...) *Gagarin Way* se fonde aux murs de La Licorne comme un uppercut à un gant de boxe.
La Presse

En plus d'être une métaphore sidérante, *Gagarin Way* s'avère par surcroît une formidable machine à jouer.
Le Devoir

Gagarin Way. Retenez ce titre. Du texte (...) à la mise en scène efficace et ferme (...) en passant par le jeu époustouflant des quatre comédiens, tout est réussi ici (...) une production admirable.
ICI

STUDIO

agora de la danse

JANE MAPPIN, LOLA MCLAUGHLIN, LUCIE GREGOIRE, MICHA PURUCKER
FORFAIT 4 BILLETS... OU PLUS!

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

AGORA DE LA DANSE DOIT SON PRÉNOM À SON COFONDATEUR, JESUS GREGOIRE, 48 ANS, D'ORIGINE CANADIENNE, LE MINISTRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE MINISTRE DES ARTS DU CANADA, ET D'ORIGINE DES ARTS DE LA VILLE DE MONTRÉAL ET LE MINISTRE DE LA CULTURE, DU PATRIMOINE ET DES MUSEES DU QUÉBEC. AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU D'AGENCES ET DU JURY PÉRENE QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

Culture

THÉÂTRE

L'homme de l'inachevé

Jean-Marie Papapietro adapte et met en scène
Le Château de Kafka au théâtre Prospero

Après Duras, Thomas Bernhard, Pinget, Robert Walser et Lydie Salvayre, voilà que Jean-Marie Papapietro s'attaque à nul autre que Franz Kafka. Le moins que l'on puisse dire de cet homme discret, c'est qu'il a de la suite dans les idées. Rencontre avec un dilettante passionné de théâtre.

MICHEL BÉLAIR

Il y a deux ans, alors qu'il travaillait à *La Promenade* de Robert Walser, Jean-Marie Papapietro obtenait une bourse du Conseil des arts du Canada pour adapter au théâtre *Le Château* de Franz Kafka. Pour ce presque dilettante retraité de l'Éducation nationale, qui «s'amuse» à tenir son petit Théâtre de Fortune à bout de bras depuis six ans déjà, au rythme de ses rencontres avec des textes mal connus ici, c'était presque un luxe...

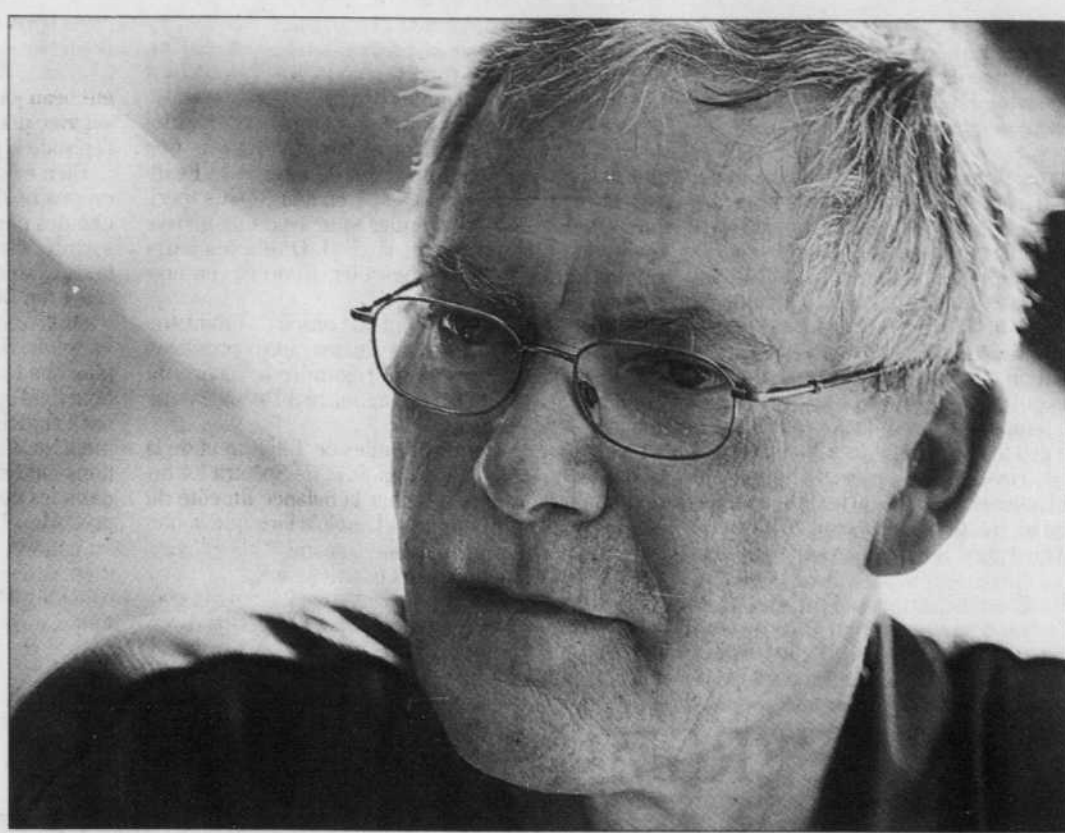
Tout en remontant épisodiquement cette remarquable *Promenade* de trop peu de gens auront vu, Papapietro a pris tout le temps qui lui restait pour plonger dans deux des plus marquantes traductions françaises du *Château*. La classique d'abord, celle de Vialatte, qui date des années 1930; et la nouvelle, qui remonte à 1993, la plus pertinente selon lui, celle de Bernard Lortholary — qui a également traduit *La Promenade* de Walser —, plus rigoureuse, plus dépouillée, plus rythmée aussi.

Des clés

«Vialatte était un écrivain; il a tendance à tirer Kafka à lui, à traduire son monde de façon plus poétique. Alors que Lortholary est beaucoup plus rigoureux, minutieux et plus respectueux du texte: il a traduit presque toute l'œuvre connue de Kafka. Grâce à lui, j'ai pris conscience plus facilement de certaines couches de langage et de sens dans le roman. Le rapport, par exemple, de Kafka à la famille ou au sionisme; l'époque était fiévreuse et il écrit *Le Château* quelques années à peine avant la Grande guerre... Le fait aussi que le mot allemand pour «château», *schloss*, signifie également «clé». Et que le nom de l'un des maîtres du château que K. ne réussit jamais à voir, M. Klammer, veut dire «illusion» en tchèque, une langue dont Kafka connaissait les rudiments. Ce sont de petits détails, mais je pense qu'ils ont leur importance puisque Kafka aimait les paraboles. Une clé ouvre une porte et, derrière cette porte, il y a quelque chose que l'auteur ne veut pas nécessairement trouver puisqu'il laisse tout en plan...»

Cela se traduira évidemment dans l'adaptation du texte pour la scène. Une adaptation que Papapietro aurait souhaité explorer, creuser davantage en ateliers de recherche avec les comédiens avant de commencer à répéter, mais tout cela n'a pas été possible faute de sous. Il dit avoir plutôt «remodelé» son script sur le tas, au fur et à mesure des répétitions, comme on le fait dans les petites compagnies.

Ici, nous nous sommes longuement étendus sur le quotidien d'une petite compagnie de théâtre subventionnée à la pièce, à Montréal, en 2006. Sur les mécanismes en place; sur les programmes, la diffusion et les diffuseurs; sur l'importance d'avoir la liberté de choisir, sans pression, des propositions théâtrales audacieuses; sur le fait d'être à la merci des subventions pour pouvoir travailler; sur ce que pourrait donner ici un mode de fonctionnement «idéal», à la Tadeusz Kantor... J'ai au moins trois pages de notes serrées en réserve sur ce sujet passionnant et nous y



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Marie Papapietro dit avoir «remodelé» son script du *Château de Kafka* sur le tas, au fur et à mesure des répétitions, comme on le fait dans les petites compagnies.

reviendrons une autre fois puisque nous sommes plutôt là pour parler du fait que, dès mardi qui vient, dans la grande salle du Prospero, Jean-Marie Papapietro signera la mise en scène de ce qu'il appelle un «objet expérimental» d'un peu plus de deux heures, sans entracte.

Et pourquoi ce Kafka du *Château*, un roman inachevé?

«Parce que c'est un défi de monter Kafka au théâtre et que c'est intéressant, l'inachevé, répond-il en esquissant un léger sourire. Kafka ne manquait pas de temps et n'était pas plus malade qu'à l'habitude quand il a laissé son roman en plan. Je pense qu'il ne l'a pas terminé tout simplement parce qu'il ne le pouvait pas. Il ne pouvait pas parler de la mort de son personnage, qui se nomme K., sans parler de sa propre mort; et cela il ne pouvait le faire sans tomber dans la littérature...»

L'orgasme libérateur

Franz Kafka était peu convaincu, on le sait, de la valeur et de la validité de son œuvre littéraire; il avait une conception très élevée de la littérature qui, comme l'explique Papapietro, arrivait rarement à combler ses attentes.

«Il a écrit quelque part que la littérature devait coïncider avec une recherche vitale d'envergure spirituelle. C'est un sentiment de plénitude qu'il semble n'avoir atteint qu'une seule fois dans sa vie s'il faut en croire son journal. Il s'agit d'un texte qu'il écrit d'un trait, en une nuit, une nouvelle: *Le Verdict*. Kafka raconte que l'expérience fut si intense qu'il en ressentit une sorte d'orgasme libérateur en fin d'écriture... S'il n'a pas terminé *Le Château*, c'est parce qu'il doutait de se retrouver là et, comme il était tout sauf un imposteur...» La production qu'on verra tient bien sûr compte de tout cela, ajoute le metteur en scène: elle s'arrête sur la dernière phrase du roman inachevé.

De ce roman, Papapietro dira qu'il peut se lire à plusieurs niveaux, qu'il est parcouru par une trame romanesque solide reposant sur une histoire d'amour: seule une longue parenthèse de quelques chapitres pose problème à l'adaptation dramatique. Mais il souligne aussi que Kafka y parle de choses simples et banales en insistant sur des images et des personnages qui sont loin de se débattre dans le morbide et le labyrinthique que «les spécialistes et les universitaires» ont trop souvent «plaqués» sur l'écrivain. Il dira encore que les existentialistes, Sartre et Camus en tête, ont littéralement «embaumé Kafka».

«Nous avons essayé de dépouiller au maximum: la production se dé-

roule dans un espace abstrait, un espace mental dans lequel le château est pourtant extrêmement présent. Nous avons tenté aussi de revenir à l'essentiel, au-delà des idées toutes faites sur l'auteur du *Procès*. Le premier traducteur de Kafka, l'écrivain Alexandre Vialatte, disait par exemple de lui que c'était un «prince de l'humour». Et son ami Max Brod, qu'il lui rappelait parfois Chaplin ou les Marx Brothers. Ce sont des couches de sens que le spectacle va tenter de faire surgir: l'humour par la dérision, l'autodérision...»

Ce sont des choses qu'on peut évidemment se permettre quand on ose plonger dans l'inachevé...

Le Devoir

LE CHÂTEAU

Texte de Franz Kafka adapté et mis en scène par Jean-Marie Papapietro. Une production du Théâtre de Fortune regroupant 10 comédiens sur la grande scène du théâtre Prospero, du 7 au 25 mars.

Et Dieu créa les marionnettes

Avec sa version pour marionnettes de *Jacques et son maître*, Pupulus Mordicus s'apprête à transformer le Trident en un joyeux bordel. Entretien avec Martin Genest et Pierre Robitaille sur un projet qui promet d'être libérateur tant pour le théâtre que pour les spectateurs...

ISABELLE PORTER

Québec — Écrite dans la Tchécoslovaquie occupée des années 1970, *Jacques et son maître* est un grand appel d'air. Confronté à la censure et à l'obscurantisme soviétiques, son auteur Milan Kundera s'était plongé dans les textes des Lumières. *Jacques le Fataliste* de Diderot lui avait inspiré une pièce en trois actes particulièrement festive et libre d'esprit.

«C'est très burlesque, remarque le metteur en scène Martin Genest. Au fond, la pièce, c'est deux gars qui se parlent de cul. Mais le deuxième niveau est magnifique. Le premier et le deuxième acte, c'est une grande folie. Il ne faut pas avoir peur des mots: c'est burlesque, c'est ludique, c'est lubrique, impertinent et incohérent, mais lorsqu'on revient de l'entracte, c'est tout autre chose. On tombe vraiment dans l'angoisse de ces deux personnages qui s'en vont vers la mort.»

Un spectacle en forme d'exutoire

Pour le metteur en scène, le besoin de liberté exprimé par Kundera nous habite aujourd'hui sous une nouvelle forme: «A notre échelle, nous vivons notre propre oppression. [...] Ces temps-ci, je trouve qu'on vit dans un monde de culpabilité. Si tu fumes, tu te fais regarder de travers. Même chose si tu ne fais pas attention à l'environnement, si tu ne manges pas bien, si tu ne fais pas d'exercice, si tu travailles trop... En plus d'avoir la culpabilité personnelle, on a un regard

extérieur qui nous juge. La liberté, elle est où là-dedans? Où est-elle, la place de l'humain avec ses défauts et ses qualités? Ce show-là nous donne une bouffée d'air.»

Attention par contre! On ne pourra quand même pas manger ou fumer dans la salle, mais les marionnettes, elles, pourront faire tout ce qu'elles veulent. Une quinzaine d'entre elles partageront la scène avec Jean-Jacqui Boutet (le maître), Patrick Ouellet (Jacques) ainsi que Pierre Robitaille, Valérie Laroche, Christian Michaud, Eva Daigle et Annie Laroche.

La cohabitation de la chair et du carton pâte porte en elle tant les limites que le potentiel incroyable de ce projet. «Tout ne se peut pas en marionnettes», reconnaît Pierre Robitaille, qui codirige la compagnie avec Martin Genest. «Si un acteur peut le faire, la marionnette est inutile.» Et d'expliquer que l'un des avantages des marionnettes, c'est qu'on peut les décapiter sur scène et qu'elles peuvent s'incarner dans de la volaille, par exemple. «Quand l'aubergiste raconte à ses invités comment elle a manipulé son ancien amant, elle saisit le faisceau sur la table et il se transforme en marquis. [...] Elle raconte qu'elle le déteste et, à un moment donné, elle lui arrache la tête, ce que ne pourrait pas faire un acteur. [...] C'est un décrochage d'acteur mais en même temps, ça permet de montrer que l'aubergiste manipule son souvenir comme elle veut.»

Foisonnante, la conversation est l'image des lieux où nous nous

VOIR PAGE 4: KUNDERA

Productions SuperMusique présente

FILATURE

DE JOANE HÉTU

UN THÉÂTRE SONORE EN 3 ACTES

L'ENSEMBLE SUPERMUSIQUE • 5 musiciens, 5 musiciennes
LES DANSEURS • Séverine Lombardo, Daniel Soulières
LES CONCEPTEURS • Guillaume Bloch, Bernard Grenon, Pierre Hébert, Louis Hudon

jeudi 16, vendredi 17, samedi 18 mars 2006 • 20h30
USINE • 1345, avenue Lalonde, Montréal
billetterie & réservations: 514-521-4493 • 20\$, 12\$

www.supermusique.qc.ca

LE DEVOIR • 101.5 Radio-Québec • 93.5 Radio-Québec • 101.5 Radio-Québec • 93.5 Radio-Québec • 101.5 Radio-Québec • 93.5 Radio-Québec

CANNIBUS
Le corps à la scène

OEIL POUR OEIL...

SHAKESPEARE

L'histoire lamentable de

TITUS

du 28 février au 25 mars 2006, 19 heures

Jean-Baptiste Asselin-Bouliard, Jean Boileau, Daniel Desjardins, Philippe Ducros, Sophie Faucher, Emma Héché, Christian LeBlanc, Didier Lucien, Denis Mercier, Isabelle Pastena, Charles Préfontaine, Martin Vaillancourt, Scénographie Charlotte Rouleau, Costumes et accessoires Joëlle Lutti et François Barbeau, Lumières Mathieu Maril, Trame sonore Éric Forget, Maîtrise d'œuvre Jean Asselin

Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation.

LE DEVOIR • 514.521.4191 • Régulier 24 \$ - Étudiant 19 \$
1945, rue Fulham, Montréal • Frontenac • mmeomibus.qc.ca

LE CHÂTEAU

de FRANZ KAFKA

Adaptation et mise en scène
Jean-Marie PAPAPIETRO
assisté de Jean-Sébastien PILON

Traduction d'Alexandre Vialatte et de Bernard Lortholary

Avec
Rock Aubert, Jean-Robert Bourdage, Christine Filleau,
Claire Gagnon, Denis Gravelleux, Georges Molnar, Christophe
Rabin, Aurélie Sporen, François Trudel, Jean Turcotte.

DU 7 AU 25 MARS

ON JOUE AU [PROSPERO] !

Billetterie 526 6582
Admission 790 1245

Une production du Théâtre de Fortune en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

Encore une fois, si vous permettez

de Michel Tremblay

Une production du Théâtre les gens d'en bas en codiffusion avec le Théâtre d'Aujourd'hui

Mise en scène Louise Laprade - Assistance à la mise en scène Martin Emond avec Louison Danis et Daniel Simard
Lumières André Rioux - Décor Richard Lacroix - Costumes Mérédith Caron - Environnement sonore Larsen Lupin
Direction artistique Eudore Belzile

Masque de la production Régions 2003

«...Louison Danis, pétillante de vie et émouvante... Daniel Simard très juste...
Une mise en scène remarquable de Louise Laprade» Solange Lévesque, *Le Devoir*

«Une mère plus vraie que vraie, théâtrale, héroïco-comique, aimante mais véhémente. Louison Danis la reçoit dix sur dix»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*

«(...) un véritable bonbon» Serge Drouin, *Journal de Québec*

«Un jeu subtil et profondément drôle» Laurent Leblond, *Journal L'Avantage*

du 28 février au 25 mars au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.ca 514 282-3900

• Culture •

KUNDERA

Genest et Robitaille se perçoivent
comme des artisans

SUITE DE LA PAGE E 3

trouvons. Au fond de la salle de répétition trône un arbre gigantesque dessiné par Claudie Gagnon. Près de nous, deux membres de la troupe s'activent à «coudre» les derniers personnages. On peut entendre un bruit de scie en provenance de l'atelier adjacent. Là bas, on découpe des feuilles d'arbres, nous dit-on.

Genest et Robitaille se perçoivent comme des artisans et espèrent bien le rester. La précision est d'autant plus importante que leur compagnie, qui fête ses 10 ans, est poussée par un bon vent. De *Faust, pantin du diable*, au *Noël de monsieur Scrooge* en passant par *Les Survivants*, Pupulus a cumulé les succès populaires et critiques et le mot se passe. Outre *Jacques et son maître*, qui

est une commande du directeur artistique du Trident, Gill Champagne, trois autres offres sont sur la table, dont un mégaprojet en hommage à Gainsbourg...

«On n'aura pas assez de nos deux vies pour passer au travers de *Pupulus Mordicus*», lance Martin Genest, avant d'ajouter que la compagnie entend se limiter à un spectacle tous les deux ans. «C'est comme un petit char. On préfère rouler avec une p'tite hybride qu'avec un gros Hummer!», lance son acolyte dans un grand éclat de rire.

Collaboratrice du Devoir

JACQUES ET SON MAÎTRE

Texte de Milan Kundera mis en scène par Martin Genest
Du 7 mars au 1^{er} avril
Au Théâtre du Trident



Jacques et son maître en répétition

LOUISE LEBLANC

Danse Contemporaine
Tangente
840 Chénier (métro Sherbrooke)
Billetterie : 525 1500

Gigue Contemporaine
Luca Palladino - Nancy Gloutnez - Lük Fleury
9 - 10 - 11 mars 2006 à 20h30
12 mars 2006 à 16h00

FOX CLUB

FRÉDÉRIQUE DOYON

Quand la scène de la danse a explosé dans les années 80, c'est vers l'Europe qu'on s'est d'abord tourné pour nourrir une terre chorégraphique québécoise déjà riche. Le Festival international de nouvelle danse (FIND) naissant invitait Rosas, le Groupe Emile-Dubois, Pina Bausch.

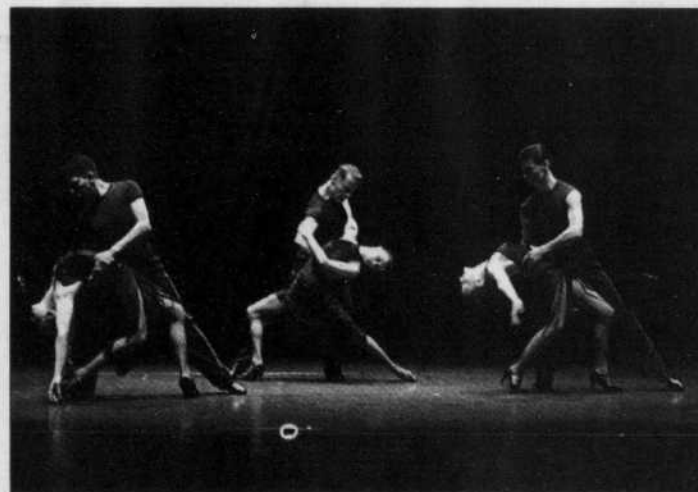
Depuis quelques années, un nouveau continent s'ouvre à nous: l'Amérique du Sud se révèle soudain dans toute son exubérance et sa sensualité culturelles, tout en célébrant la rigueur et l'exploration des formes propres à l'art d'aujourd'hui. Les danses du Sud actuelles se démarquent par cette fascinante aptitude à conjuguer traditions profondément enracinées et esthétiques contemporaines, à transfigurer la culture populaire en langages artistiques.

Culture anthropophage par excellence, le Brésil est réputé pour son absorption des rituels et des modes de vie de toutes les nations qui le composent, au fil des vagues de colonisation et d'immigration: l'autochtone, bien sûr, et la portugaise, mais aussi l'africaine, l'italienne, l'allemande...

Avant la visite de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues, invitée par le FIND en 2001, le Brésil brillait par son absence sur nos scènes. En 2002, à l'instigation de Danse Danse, Grupo Corpo, compagnie emblématique de la danse moderne du grand pays du Sud, venait rompre définitivement ce silence avec ses déhanchements et ses piétinements vitaminés dans lesquels les éléments de folklore sont distillés dans le langage contemporain.

Big bang et football

La troupe de vingt danseurs, qui revient cette semaine avec un nouveau programme double, rappelle combien elle tient à mettre en avant sa culture propre, aux racines et aux expressions multiples, tout en portant sur elle un regard actuel, dégagé des clichés, souvent humoristique.

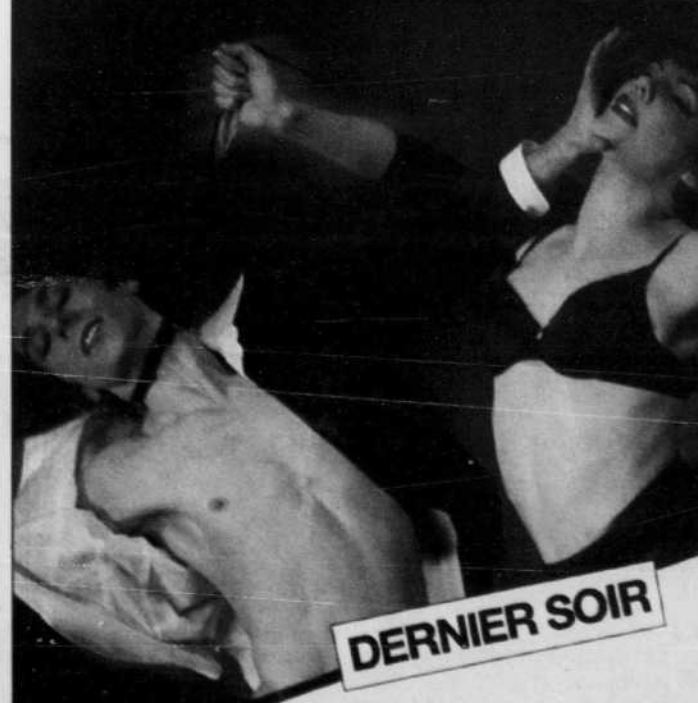


SOURCE FESTIVALISSIMO

TANGOkinesis présente *Tango Nuevo*, un heureux mélange des lignes classiques du tango et de la danse moderne.

USINE C

HOLY BODY TATOO (VANCOUVER)
NOAM GAGNON ET DANA GINGRAS



DERNIER SOIR

USINE C RUNNING WILD

DU 1^{er} AU 4 MARS 2006

* VIOLENTE, RAPIDE, EXCESSIVE ET PASSIONNÉE, LA GESTUELLE DE LA TROUPE VANCOUVÉROISE NOUS RENVOIE LES RYTHMES D'UNE ÉPOQUE D'EXTRÊMES ET DE PARADOXES. *
ISABELLE PORTER, LE DEVOIR, DÉCEMBRE 2004

* THE BODY AS VESSEL FOR THE SPIRIT; THE BODY AS CANVAS, ON WHICH OUR DEEPEST, DARKEST SECRETS ARE ETCHED - THAT, IN ESSENCE, IS WHAT THE HOLY BODY TATTOO IS ALL ABOUT. *
DEBORAH MEYERS, THE VANCOUVER SUN, 15 MAI 2004

GUICHET 521.4483 WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 700.1245

DANSE

Vents du Sud

Grupo Corpo du Brésil et TANGOkinesis d'Argentine:
l'Amérique du Sud entre en scène



SOURCE DANSE DANSE

Grupo Corpo, une troupe de vingt danseurs, revient cette semaine à Montréal avec un nouveau programme double.

Créé l'an dernier pour le 30^e anniversaire de la compagnie avec la collaboration du célèbre compositeur Caetano Veloso, père du tropicalisme, et son comparse José Miguel Wisnik à la barre musicale, *Onquotó* renvoie au patois du Minas Gerais, province au nord-ouest de Rio de Janeiro, d'où viennent la troupe ainsi que l'actuel président Lula.

«Au Minas Gerais, les gens couvrent tous les mots, raconte en entrevue le chorégraphe Rodrigo Pederneiras, qui s'exprime en français. «Onquotó», c'est une manière de dire «onde eu estou», qui signifie «où je suis». On dit souvent, pour se moquer du Mineiro [l'habitant du Minas], «onquotó, proncovó, doncovi», contraction de «où je suis, par où je vais et d'où je suis venu».

À partir de cette anecdote pleine d'humour, le trio de concepteurs pose deux questions essentielles (pour la vie comme pour la danse, dira le chorégraphe): qui sommes-nous? où s'en va-t-on? L'idée dérive en fait d'une phrase de l'écrivain brésilien Nelson Rodrigues, qui a dit que 40 minutes avant le big bang existait déjà le Fla-Flu — qui renvoie aux deux équipes de football, Flamengo et Fluminense! «Le souffle créateur, ce n'est pas le big bang, c'est le Fla-Flu», explique M. Pederneiras en s'esclaffant. Le chorégraphe promet d'ailleurs un clin d'œil surprise à l'univers du football en finale de l'œuvre... Si Grupo Corpo puise toujours dans la musique brésilienne l'inspiration première de ses œuvres,

avec Lecuona, Rodrigo Pederneiras s'est tourné vers le répertoire cubain. Suite de douze duos fiévreux, la pièce tire son nom du compositeur Ernesto Lecuona, espèce de Gershwin cubain, dont les chansons d'amour lancinantes ont été interprétées par des crooners notoires, tels Elvis Presley et Frank Sinatra.

«Il fallait que je le fasse parce que ces chansons sont magnifiques. Elles parlent d'amour, de jalousie, de revanche; elles sont très fortes, très latines, du genre: je suis jaloux de l'air que tu respirez. C'est presque kitsch et j'aime ça!», avoue le chorégraphe, qui assume ce penchant un peu ringard. Côté chorégraphique, la danse emprunte beaucoup au rythme typiquement cubain du bolero, que le public confondra peut-être avec un tango métissé.

L'amour
au temps du tango

En Argentine, le tango est né dans les bidonvilles de Buenos Aires. Issu du candombé, chansons entonnées par les Noirs, devenu danse lascive des maisons closes, le tango s'est raffiné, nourri par les influences musicales des divers immigrants de la capitale, jusqu'à son appropriation par les classes sociales plus élevées.

Le diffuseur Danse Danse accueillait, en 2004, le Ballet contemporaneo del Teatro San Martín. Cette fois, Festivalissimo invite une transfuge de cette compagnie, Ana Maria Stekelman, directrice artistique et chorégraphe de la compagnie TANGOkinesis.

«Pièce de résistance» de Festivalissimo, selon les organisateurs de ce festival qui célèbre les arts latino-hispano-ibériques, TANGOkinesis présente *Tango Nuevo*, un heureux mélange des lignes classiques du tango et de la danse moderne. Choix artistique cocasse,

les femmes de la troupe sont formées en ballet classique et les hommes sont issus du tango, dont les femmes ont tout de même une bonne connaissance.

Depuis sa fondation en 1992, la troupe a créé une dizaine de chorégraphies en plus des œuvres commandées par des compagnies argentines et européennes. Le Festival d'Avignon et la Biennale de Lyon l'ont notamment accueillie.

Formée à l'école américaine de Martha Graham dans les années 60, puis auprès du père de la danse moderne d'Argentine, Oscar Araiz, Ana Maria Stekelman s'est taillé une place de choix sur la scène européenne au fil des ans. Elle a cosigné les chorégraphies du film *Tango* réalisé par Carlos Saura et participe actuellement à la conception d'un opéra-rock basé sur *Dracula* à Rome. Une artiste à découvrir...

Le Devoir

14 AU 18 MARS 2006, 20 H

PALE FIRE
JANE MAPPIN
DANSE

CHORÉGRAPHE JANE MAPPIN
INTERPRÈTES SUSAN GAUDREAU, MARIO RADACOVSKY, JANE MAPPIN
HANAKO HOSHIMI-CAINES, ANTONIA MAPPIN-KASIRER
COMPOSITEUR ET VIOLONCELLISTE ERICH KORY
PHOTOGRAPHE/VIDÉOGRAPHE MICHAEL SLOBODIAN
ÉCLAIRAGES ARMANDO GOMES RUBIO // CONSEILLÈRE ARTISTIQUE SOPHIE FAUCHER
COSTUMES MARIROSA // RÉPÉTITRICE NEELANTHI VADIVEL



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHÉRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

DanSeCité
la trace des créateurs

LE SHOW TRISTE
Catherine TARDIF
traces-chorégraphes

UNE INITIATIVE ET UNE PRODUCTION DE DANSE-CITÉ EN COPRODUCTION AVEC ET MARIANNE ET SIMON
CHORÉGRAPHE Catherine Tardif INTERPRÈTES Marc Boivin, Sophie Corriveau,
AnneBruce Falconer, Peter James, Guy Trifiro DIRECTION MUSICALE
Michel F. Côté ÉCLAIRAGES Marc Parent COSTUMES Angelo Barsetti

DU 8 AU 18 MARS 2006, 20H • 514.843.7738

LA CHAPELLE 3700, rue Saint-Dominique, Montréal
NOUVEAUX CONTEMPORAINS St-Laurent-autobus 55

Québec

Conseil des arts

Canada Council

For the Arts

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Jeanne Lamon, à table depuis 25 ans

Pro Musica accueille, mardi au Théâtre Maisonneuve, l'Ensemble Tafelmusik de Toronto, porte-drapeau canadien en matière d'exécution de la musique baroque sur instruments anciens. Jeanne Lamon, qui est à la barre de l'ensemble depuis 1981, dirigera également, à cinq reprises entre le 30 mars et le 13 avril, l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal.

CHRISTOPHE HUSS

«Tafelmusik», cela veut dire «musique de table» et qualifie le répertoire créé pour les soirées et soupers de la noblesse au XVIII^e siècle. L'impulsion avait été donnée par la cour du Roi-Soleil à Versailles. Outre le noble genre de l'opéra et la musique sacrée, on aimait y entendre des musiciens pendant les repas. Cela nous valut les *Symphonies pour les soupers du roi*, qui, par extension, donnèrent naissance à un répertoire en soi, les «musiques de table», destinées à être entendues plutôt qu'écoutes. Alors que Telemann a abondamment fourni le catalogue du genre, Mozart, qui cherchait à atteindre d'autres sphères que l'entertainment, a été assez averse de musique de ce type.

Bien sûr, l'Ensemble Tafelmusik ne joue pas que du répertoire décoratif. Il s'est même fait un nom sur le plan international dans des œuvres trapues, par exemple à travers une fascinante intégrale des *Concertos pour piano* de Beethoven, avec Jos van Immerseel au piano et Bruno Weil à la direction, parue chez Sony. Ce rayonnement a été possible grâce à la confiance du plus célèbre des producteurs de

disques de musique ancienne et baroque, Wolf Erichson. Créateur du catalogue Teldec, qui mit sur la mappemonde musicale Nikolaus Harnoncourt et Gustav Leonhardt, Erichson fut appelé, à la fin des années 80, à monter un catalogue baroque au sein de l'étiquette Sony. Ce fut l'aventure «Vivarte», aujourd'hui défunte, comme beaucoup d'initiatives discographiques intéressantes. Tafelmusik était l'un des moteurs du catalogue Vivarte. Ce fut, évidemment, pain béni pour la notoriété de l'ensemble.

En entretien au *Devoir*, Jeanne Lamon voit évidemment l'expérience Sony et ses quarante-deux enregistrements comme une «étape très importante» de l'histoire de Tafelmusik, débutée en 1979. C'est grâce au violoncelliste Anner Bylsma que la directrice artistique de l'ensemble de Toronto se rappelle avoir été mise en contact avec Wolf Erichson. Mais même si la boulimie d'enregistrements n'est plus, Tafelmusik garde une belle présence sur le marché grâce aux parutions Analekta, à raison de onze disques à ce jour.

La directrice artistique de Tafelmusik n'est assurément pas en panne d'idées, puisqu'elle a lancé, depuis 2000, un cycle de formation



SOURCE ANALEKTA

L'Ensemble Tafelmusik de Toronto avec Jeanne Lamon à l'avant-plan, au centre

avec un institut estival destiné aux jeunes professionnels ou aux professionnels aguerris qui cherchent à avoir une expérience avec les instruments anciens, une «immersion dans le monde baroque», comme elle le définit.

Dans le même esprit, elle lancera cette année un programme d'un an, aboutissant à un diplôme de l'Université de Toronto, alors qu'aujourd'hui l'enseignement de la musique baroque est encore très concentré en Europe. «Pour nous, c'est très important d'avoir fait ce geste. Dans notre Summer Institute, nous avons soixante-cinq étudiants qui viennent de partout dans le monde.

de. J'espère que le programme de l'université sera d'un niveau encore supérieur.» Parmi les étudiants estivaux, on rencontre une moitié de jeunes musiciens et une moitié de «curieux», surtout des professionnels dans la quarantaine. «Mais ça peut commencer par la curiosité et déboucher sur autre chose», constate Jeanne Lamon, avec amusement.

En concert

Mardi, accueilli par Pro Musica, Tafelmusik jouera Bach, avec un programme de haut calibre: 1^{re} Suite orchestrale, Concerto pour deux violons, Concerto pour hautbois d'amour et 3^e Concerto brandebour-

geois. «Concerto pour hautbois d'amour» de Bach? Pas tout à fait, puisqu'il a été créé par Jeanne Lamon à partir de la transcription instrumentale d'airs pour alto tirés de cantates. La musicienne est assez fière, à juste titre, du résultat — «surtout le 2^e mouvement», dit-elle. Elle aimerait bien poursuivre ce travail, mais elle se retrouve un peu coincée par le temps.

Quant au programme de l'Orchestre métropolitain, elle y dirigera Purcell, Vivaldi, Rameau et Haendel, une tout autre expérience puisqu'un tel orchestre n'a ni les instruments ni les réflexes stylistiques d'un ensemble baroque. «J'espère

montrer comment on peut aborder la musique baroque avec les instruments modernes. J'ai fait cela assez souvent, par exemple en décembre avec l'Orchestre symphonique de Detroit, et partout au Canada. Ce sera la première fois à Montréal. Tout dépend de l'attitude des musiciens: ce qui se passe dans la tête, entre les oreilles, est encore plus important que ce qui se passe entre les mains.»

Quelles sont les limites à l'exercice? «Forcément, on ne peut pas arriver à la même chose qu'avec Tafelmusik. Les sons, notamment dans Rameau, où il y a des textures particulières, différeront. Il y a aussi, quand on a l'habitude de jouer ce répertoire, l'aisance avec laquelle on évolue. Pour Tafelmusik, cette musique est notre langue maternelle et Stravinski est une langue étrangère. Pour les musiciens traditionnels, c'est l'inverse. Un orchestre traditionnel jouera cette musique en traduction, un peu comme Shakespeare en français ou Molière en anglais!»

Collaborateur du Devoir

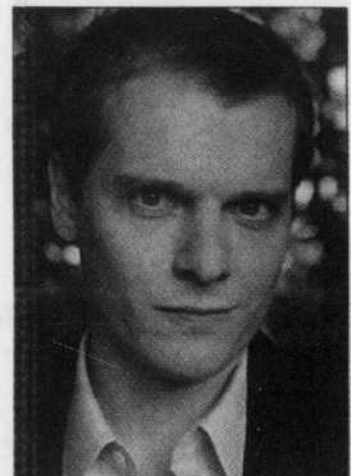
JEANNE LAMON

Avec Tafelmusik à Pro Musica. Programme Bach. Mardi 7 mars à 19h30 au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts. Renseignements: (514) 842-2112.

Avec l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal, du 30 mars au 13 avril. Concert au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts le 10 avril. Pour renseignements sur les autres dates, autres lieux et billets: www.orchestremetropolitain.com.

CHANSON

Bénabar, prise 3



SOURCE ANNEXE COMMUNICATIONS

Bénabar

PHILIPPE PAPINEAU

Paris — Dehors, Paname grelotte. Le mercure n'est pas si bas que ça, mais, comme le chante Sanseverino, à Paris, «quand il fait -3 °C, il fait froid». Heureusement, aujourd'hui, il ne pleut pas. Un pain au chocolat dans la main, nous marchons dans le neuvième arrondissement, descendons la rue du faubourg Montmartre et croisons finalement la rue Richer. De loin, on voit déjà l'affiche de la salle de concert: «Bénabar», annoncent de gigantesques néons rouges. Plus de doute, on range le plan de la ville. C'est là, aux mythiques Folies Bergères, que nous avons rendez-vous avec le chanteur Bénabar, un des piliers actuels de la chanson à texte de l'Hexagone.

A 37 ans, Bénabar connaît pas mal de succès dans la francophonie européenne. Son premier disque est deux fois doré, son deuxième s'est écoulé à 500 000 copies et son plus récent, *Reprise des négociations*, paru en octobre, a déjà atteint l'honorable plateau des 300 000 copies. À ce jour, le Québec, lui, n'a eu droit qu'à un opus, *Couche-tard et lève-tôt*, un hybride des meilleurs éléments de ses deux premiers albums. La situation est sur le point de changer, puisque Bénabar lance dès mardi son dernier-né dans la Belle Province. Jusque-là, l'ancien réalisateur de courts métrages s'y est fait discret, mais il a une bonne raison: il a une peur bleue de l'avion. «J'aurais pu y aller dix fois si je n'avais pas ce problème», dit-il pour s'excuser.

Dans une minuscule loge des Folies Bergères, Bénabar, de son vrai nom Bruno Nicolini, avoue d'emblée qu'il n'aime pas trop l'étiquette «nouvelle chanson française» qu'on lui a accolée depuis le début de sa carrière. «Même si ça m'a beaucoup aidé, c'est très artificiel, je ne peux pas prétendre à ce titre. Je n'ai ni l'impression, ni la prétention de faire quelque chose de nouveau. Je suis bien conscient de faire de la chanson très traditionnelle, très classique, de la chanson narrative, presque académique. Là où il y a vraiment une nouvelle façon d'aborder la musique, c'est dans le rap. Là il y a quelque chose qui n'existait pas il y a 50 ans...»

Les classiques qui ont inspiré Bénabar ne font pas trop dans le rap: Renaud, Brassens, Souçon, Higelin, Bashung... Pas vraiment

des «deux de pique» de la chanson. «J'estime avoir une personnalité, mais il n'y a pas de génération spontanée. Si tu fais de la chanson en français, tu ne peux pas nier Brel, Renaud ou Brassens, explique Bénabar, qui a déjà collaboré avec Juliette Gréco et Henri Salvador. Si tu fais du cinéma, tu ne peux pas faire comme si Truffaut et Orson Wells n'avaient pas existé!»

Le nouveau père de famille n'a pas encore l'aura de ces monstres, mais il en a tout de même une part du génie: sur *Reprise des négociations*, l'humble chanteur montre de nouveau qu'il sait écrire des chansons. La plupart du temps de petites scénettes de tous les jours, un peu tristes, loin des grandes envolées lyriques, mais qui frappent dans le mille. La plus récente à son palmarès, *Le Dîner*, relate l'histoire

d'un gars qui ne veut pas aller manger chez des amis et qui tente de convaincre sa copine de rester à la maison. «Une bonne chanson, c'est un truc où on te raconte quelque chose d'intéressant, où tu ressens les choses et où en plus tu as passé un bon moment musical. Je prends souvent pour exemple Je m'voyais déjà d'Aznavor, qui pour moi est une espèce de maître étalon. Tout ce que tu apprends sur la vie de ce mec-là en trois minutes!»

Bénabar concède ne pas être un grand chanteur, ni un grand musicien, même qu'il en fait très peu de cas. «Mes modèles sont comme ça, d'ailleurs. Ce qui compte, c'est la chanson elle-même, puis la façon dont tu la portes. Renaud n'est pas un grand chanteur, il ne va pas atteindre des contre-ut et faire des trucs de voix insensés, et pourtant il nous tire les larmes...»

Sauce variétés

Pour *Reprise des négociations*, Bénabar a voulu sortir un peu de sa routine musicale. «Les albums d'avant étaient très similaires, et c'était correct ainsi, mais je voulais passer à quelque chose de plus assumé, notamment sur le plan musical. J'ai voulu m'autoriser certaines façons de concevoir la musique, la production, de façon beaucoup plus «variétés». La pièce Maritie et Gilbert Carpentier, ce couple qui animait une émission de télé musicale, en est un bon exemple. «C'est un souvenir d'enfance, celui d'être devant la télé avec mes parents. Cette chanson, c'est un peu la madeleine de Proust, c'est le fait d'annexer les souvenirs d'odeurs, de sensations... et c'était l'occasion de rendre hommage à toute une variété des années 70 que j'adore.»

Tant sur album que sur scène,

les cuivres occupent désormais une place de choix dans l'univers bénabarien. «Au grand dam de certains, j'adore les fanfares, dit-il, renouant son foulard (il fait toujours -3 degrés...). Même, j'ai commencé par jouer de la trompette, ça a dû me rester. C'est quelque chose qui me touche, ce côté un peu désuet, cette ambiguïté entre la tristesse et la joie. Comme au cirque, un clown peut faire marrer les enfants autant qu'il peut les rendre tristes.»

La formule plus assumée lui

semble profitable puisque, la veille de notre rencontre, la salle des Folies Bergères était pleine à craquer de centaines de Parisiens de 7 à 77 ans. Ou plutôt, de centaines de Parisiennes... Bénabar éclate de rire. «C'est pour ça qu'on devient chanteur, pour les filles et pour l'argent! Et ça marche? «Ça va pas mal!»

Le Devoir

Le Devoir était à Paris à l'invitation des Productions Phaneuf.

Vienna Mozart Orchestra

UNE AUTHENTIQUE RECRÉATION DES CONCERTS DE L'ÉPOQUE!

Extraits de :
Eine Kleine Nachtmusik, Symphonie Jupiter,
Symphonie Haffner, Les noces des Figaro,
La flûte enchantée.

Jeudi, 16 mars, 2006 • 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Place des Arts : 514-842-2112
Admission : 514-790-1245

Information : 1-800-545-7807
www.salutetovienna.com

www.pdarts.com

Pour mieux vivre de l'art

ATTENTION! Message à tous les danseurs

Vous êtes danseur professionnel?
Vous vous blessez au cours d'une classe d'entraînement?
Vous êtes dorénavant couvert par la CSST.

En vertu d'une entente entre le ministère de la Culture et des Communications et la CSST, les danseurs professionnels sont désormais couverts par la Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles dans le cadre du programme des classes d'entraînement.

Pour en savoir davantage, contactez :

- Le Regroupement québécois de la danse : info@quebecdanse.org ou (514) 849-4003, poste 227
- Votre direction régionale de la CSST (www.csst.qc.ca) ou
- Le Secrétaire permanent à la condition socioéconomique des artistes : MieuxVivreDeLart@mcc.gouv.qc.ca

CSST **R&D** **Culture et Communications Québec**

Hydro Québec présente: **Les Séries Pro Musica** Hommage à Mozart 2005-2006

Tafelmusik, orchestre de chambre
J.-S. BACH
Suite d'orchestre n° 1, BWV 1066
Concerto pour deux violons, d'après BWV 1043
Concerto pour hautbois d'amour, d'après BWV 100, 170, 30
Concerto Brandebourgeois n° 3 BWV 1048

Série Émeraude
Lundi, 7 mars 2006, 19h30
Billets : 30\$, 25\$, 12\$ (taxes et frais en sus)
en vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 845-0532 www.promusica.qc.ca

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 1 888 842-2112
www.gde.qc.ca Admission Québec 514 796-1212

CONSERVATOIRE
de musique de Montréal

Le Studio d'opéra présente
Suor Angelica, de Giacomo Puccini
et *L'Heure espagnole*, de Maurice Ravel

Mise en scène de François Racine
Au piano, Olivier Godin

Les 10 et 11 mars 2006, à 20 h et le 12 mars, à 14 h

Entrée libre
Au Monument-National
1182, boulevard Saint-Laurent, Montréal

Renseignements : (514) 873-4031
www.conservatoire.gouv.qc.ca/montreal

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

DE VISU

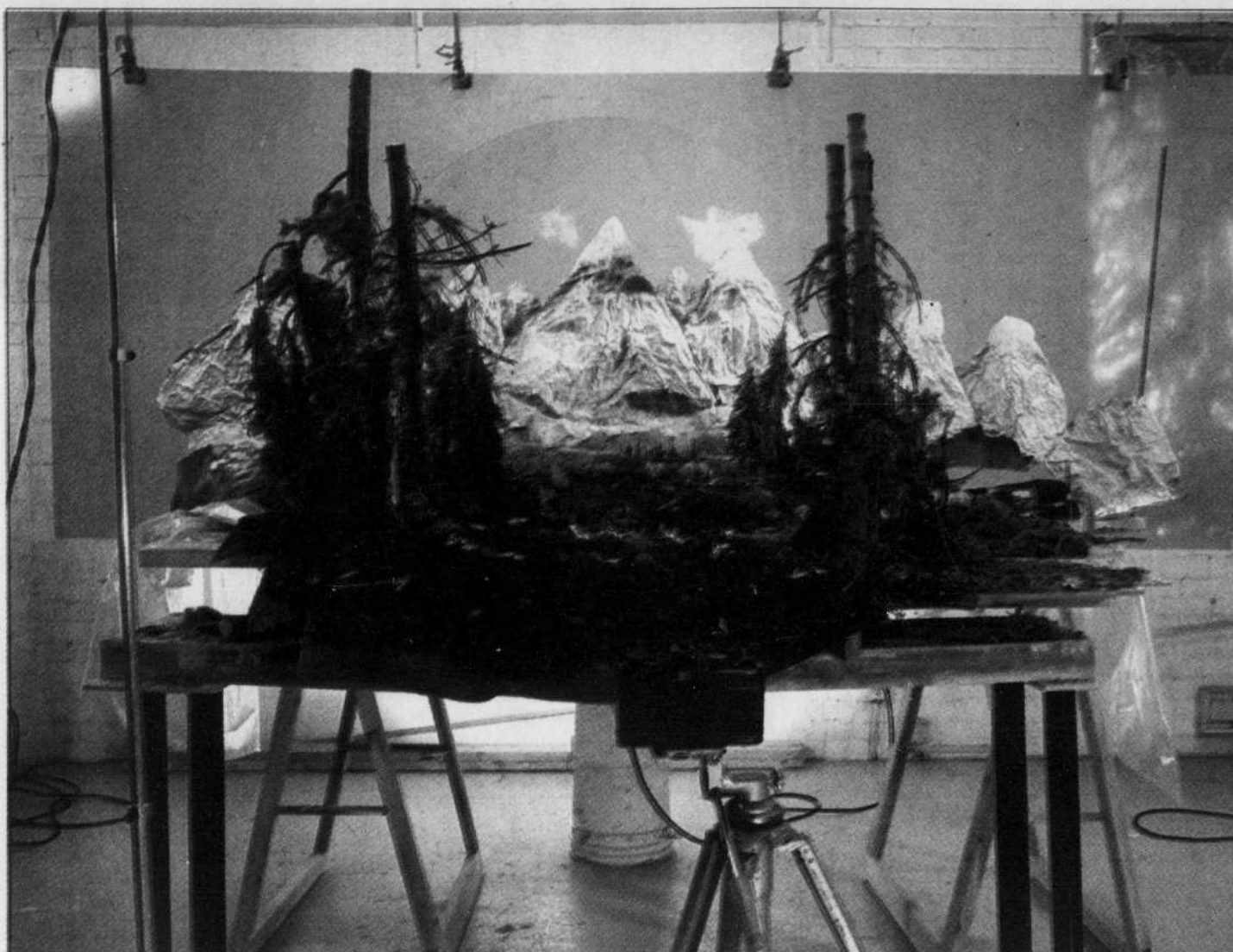
Tour de galeries entre cuisine, bibliothèque et chambre

RENÉ VIAU

Y a-t-il un rapport entre Arcimboldo et Daniel Corbeil? Le premier, tout le monde le connaît ou, du moins, croit en quelques clichés avoir fait le tour de la question: légumes formant un visage, portraits à thèmes en forme de volailles, de poissons, où l'artiste fait sa cuisine et compose un assemblage de victuailles qui prend visage humain. Le deuxième, sûrement moins célèbre, c'est autre chose. Corbeil emprunte toutefois cet «effet Arcimboldo» accumulant en d'étranges aventures photographiques des matériaux aussi comestibles que ceux privilégiés au XVI^e siècle par le peintre lombardo-praguois et qui, de nos jours, illustrent en reproductions plus d'une boîte de pâtes alimentaires.

L'appareil photo de Daniel Corbeil avale aussi à sa façon d'étranges paysages comestibles. Représentant une scène alpine, ces neiges et cette banquise sont faites de chocolat, de glace et de chantilly saupoudrées de sucre à glacer. Ici, tout mais absolument tout — les sommets, les sapins, les troncs d'arbres... — est à croquer. Mieux qu'un gâteau Mont-Blanc, cet assemblage représente un glacier qui va fondre. D'autant plus qu'il est photographié sous des projecteurs incandescents. Je rêve ou quoi? Ce délice pâtissier à la crème glacée se veut une illustration de devinez quoi? Je vous le donne en mille. Le réchauffement annoncé de la planète! Le message est limpide: polluer, ce n'est pas du gâteau! Vu sous l'angle ludique de ce gaspillage gourmand, le «politiquement correct» se digère beaucoup mieux.

En son centre, la galerie se fait remise à montgolfière. Daniel Corbeil a fait gonfler un étonnant et fantasmagorique ballon. Dessous trône un petit escabeau en guise de nacelle. Gardant une âme d'enfant, il faut y grimper. Ces quelques marches conduiront, entre ciel et terre, vers la contemplation d'un bien moutonneux nuage pour peu que, telle Alice, le spectateur se laisse aller à franchir le miroir et s'abandonne à la contemplation de cette pe-



Dispositif de paysage n° 3, 2004, de Daniel Corbeil. Impression au jet d'encre.

tite régression vaporeuse en forme de guimauve bien encadrée sur un fond azur par le hublot d'où on l'aperçoit. Du coup, on flotte, grisé par l'altitude!

PERSPECTIVES ENTRE CIEL ET TERRE

Daniel Corbeil
Galerie Thérèse Dion
Art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 18 mars

Après la cuisine, du moins

après sa disparition côté désert par pièces montées interposées, si on passait à la bibliothèque? L'installation d'Angela Grauerholz nous parle de l'art d'accommoder les restes et d'allier les ingrédients, si cultivés soient-ils. Déplacer. Replacer. Il est ici question de classement, d'archivage, de collections de citations, de documents, de photos à désorganiser et à réorganiser. L'artiste a convoqué des objets, des images, des livres. Ces œuvres en exergue construisent une œuvre faite d'œuvres en quelque sorte modèles et anticipations de l'exposition dans la-

quelle vous vous trouvez. Le regardeur se regarde regardant, lecteur lisant... L'histoire ou la scène se projette vers un double fictionnel à poursuivre, à compléter et à imaginer de nouveau.

Dans le pavillon édifié en verre, acier, bois peint rouge et blanc par Melnikov en 1925, Alexandre Rodtchenko, chargé de l'aménagement, a dessiné des meubles constructivistes pour une bibliothèque destinée à un club ouvrier. Ces meubles seront ensuite offerts par les Soviétiques au Parti communiste français. Déterrés cet ensemble connu qu'en plans et photos des «pousses de l'histoire», une première reconstitution en avait été proposée lors de la rétrospective

Rodtchenko au MoMA, à New York, en 1998. À Vox, Angela Grauerholz a fait également reconstruire ce cabinet, rebaptisé

L'installation d'Angela Grauerholz nous parle de l'art d'accommoder les restes et d'allier les ingrédients, si cultivés soient-ils

Salle de lecture de l'artiste au travail.

À côté d'un échequier, coup de chapeau à Duchamp et à son jeu préféré, les tablettes sont garnies d'ouvrages fabriqués par l'artiste. S'y retrouvent des extraits de ses auteurs préférés: Adorno, Borges, Calvino, Kafka, Zweig... des œuvres de certains artistes: Yves Klein, Broodthaers, Cage, Duchamp, Richter... et aussi des «volumes» regroupés par sujet: voyage, mort, animalité... avec des images parfois fascinantes ou troublantes. En une sorte d'indexation minée, ces références se font matériaux. Ainsi tissés autour de nous, ces fils faits de tous ces textes silencieux, de

toutes ces images, sont peut-être en attente d'un autre auteur ou artiste putatif qui les recomposerait tant est grande la propulsion ici démontrée de l'œuvre d'art à en appeler et à en susciter d'autres.

Se prolonge et se propage par cette installation un propos sur la confrontation des sédiments narratifs, des couches d'interprétation, des niveaux de création enfouis tout autant qu'une interrogation sur le statut même, et, comme dans les photos rephotographiées d'Angela Grauerholz, de l'authenticité de l'œuvre d'art.

SALLE DE LECTURE DE L'ARTISTE AU TRAVAIL

Angela Grauerholz
Vox Centre de l'image
contemporaine
1211, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 18 mars

Nous voici maintenant dans la chambre à coucher! Cette installation de Frédéric Lavoie se résume en trois temps. Une vidéo nous montre des mouvements de dormeurs. Leurs yeux sont aveuglés par ces bandeaux que l'on met en avion. En sommeillant, ils bougent. Ils se froient sur un immense lit. Morphée se fait chorégraphe. C'est aussi le désir qui est sous-jacent. Une autre image nous montre un téton en gros plan sur un écran vibrant au son d'étranges bruits. Enfin, un moulage de plastique transparent nous indique des traces de pieds, de mains amalgamées. Un peu comme le fait notre corps dans les draps, la présence des dormeurs laisse une empreinte évanescence.

Célébrant le fugitif, le transitoire, cette référence au sommeil apparaît comme une forme de vanité contemporaine. L'allusion au masque, les pyjamas noirs et bleus à peu près semblables d'un dormeur à l'autre tels des costumes, renforcent une certaine idée de théâtralité. Les moulages transparents expriment aussi la «matière du temps», ce temps qui passe tandis que c'est aussi le visible à travers ces protagonistes aux yeux bandés qui est déjoué.

LA DYNAMO

Frédéric Lavoie
Centre des arts actuels Skol
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, espace 314
Jusqu'au 25 mars

Collaborateur du Devoir

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

OTTAWA

NORVAL MORRISSEAU

JUSQU'AU 30 AVRIL 2006

Une soixantaine de dessins, peintures, et objets peints — dont bon nombre présentés pour la première fois — retraçant le cheminement spirituel et artistique du grand chamane des arts visuels au Canada.

Audioguide Bell disponible.

AVEC L'APPLI DU
FONDS DE DOTAION DU
CERCLE DES PARTENAIRES FONDATEURS
FONDATION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

TRÉSORS DE NOTRE COLLECTION

CARL BEAM 1943-2005

Jusqu'en mars 2006

L'iceberg nord-américain, 1985

ART INUIT

Évolution, continuité et traditions
Exposition continue

Chasseur, v. 1950-54, attribué à Iqia Paddy Aqiahtusuk
Don du Groupe financier Banque TD.



La cheuchue du chaman, 1972, Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien
© Norval Morrisseau, Lavrence Cook (photographe)



(613) 990-1985 1-800-319-ARTS
380, promenade Sussex, Ottawa
Pour plus d'information et pour vous abonner
à notre Cyberbulletin, visitez musee.beaux-arts.ca

Heures d'ouverture: mercredi — dimanche
10h — 17h jeudi 10h — 20h
Devenez membre et profitez de l'entrée gratuite
en tout temps!

LeDevoir

OTTAWA & CYTHERN

MUSEE

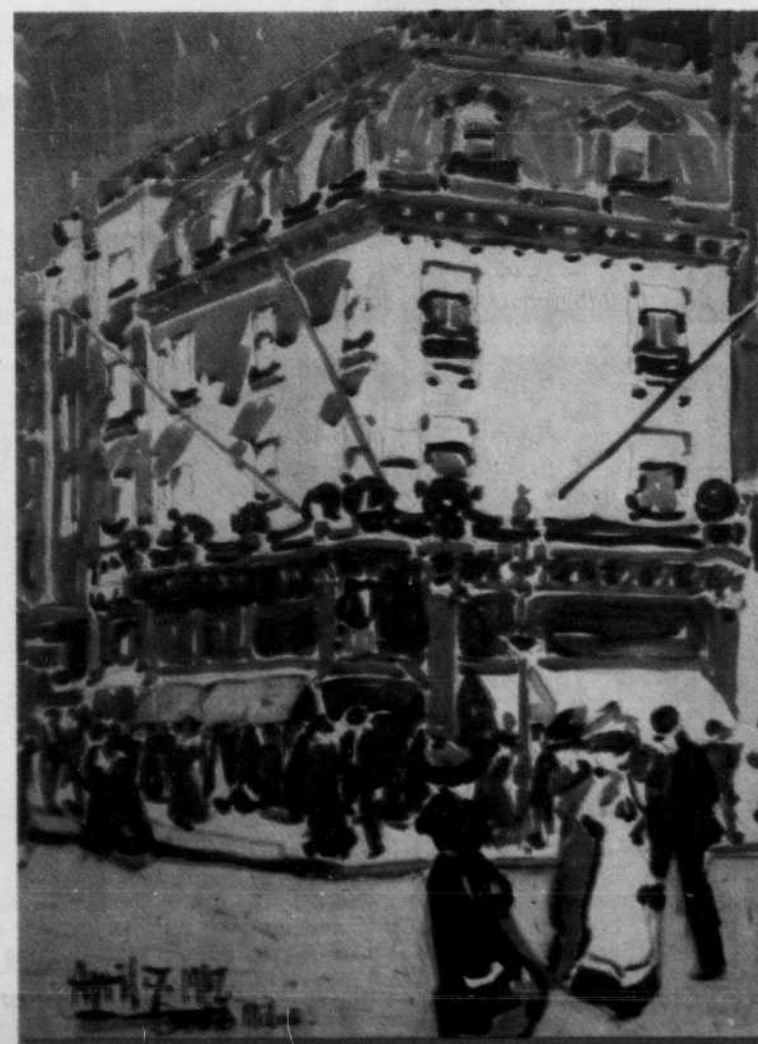
MUSEE

CANADA

CANADA



Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada



David
Milne

Peindre vers la lumière

du 25 février
au 21 mai 2006

Réservation des billets
1-877-225-4246
ou www.ago.net

À Toronto, l'exposition
bénéficie de l'appui généreux du
commanditaire principal

BMO Groupe financier

Appui généreux de
Gretchen et Donald Ross

Soutien additionnel
Museum of Art

Organisée par le Musée des beaux-arts
de l'Ontario en collaboration avec
le British Museum, Londres, et le
Metropolitan Museum of Art, New York.

David Milne (Canadien, 1918-1992): La
Carpenterie, le dimanche de Pâques,
7 avril 1974, aquarelle sur mica de plomb
sur carton à dessin. Collection particulière.
Photo: Musée des beaux-arts de l'Ontario

TRANS-
FORMATION
AGO

Musée des
beaux-arts
de l'Ontario

317 rue Dundas ouest, Toronto

DE VISU

QUÉBEC

L'art populaire manifeste au Musée de la civilisation

ARTEFACTS FOUS
BRAQUE

Jusqu'au 4 février 2007
Musée de la civilisation

PATRICK CAUX

Le Musée de la civilisation a inauguré cette semaine *Artefacts fous braque*, une exposition dédiée à l'art populaire québécois. Sculptures, peintures et montages naïfs donnent rendez-vous aux amateurs et aux curieux de cet art marginal à la fois imagé et coloré.

Pour faire connaître cet art peu banal, l'équipe du musée a choisi une approche originale. Peinés d'avoir été oubliés dans les réserves de la collection permanente du musée, une centaine d'objets se sont emparés d'une salle d'exposition pour se mettre eux-mêmes en scène. C'est Médé Laméfiange, gardien de musée de son état, qui s'est aperçu le premier de la révolte de ces artefacts. À l'entrée de la salle, il prévient le spectateur qu'il se passe des choses étranges à l'intérieur, que les objets parlent...

Sont rassemblés plus d'une centaine d'objets conçus par des créateurs québécois. Dès ses premiers pas, le spectateur est frappé par la diversité, la fraîcheur et l'originalité des œuvres exposées. Du *Mad Dog Vachon* en bois à cette cage où s'affrontent des statuettes de Robert Bourassa et Jacques Parizeau, les territoires d'imaginaire couverts par l'art populaire étonnent.

On constate rapidement que Laméfiange avait vu juste: les objets parlent. À dire vrai, ils clament! Les conservateurs ont en effet imaginé un forum de discussions, comme ceux rencontrés dans Internet, pour permettre à une dizaine d'objets exposés aux quatre coins de la salle de conver-

ser et de s'exprimer sur leur condition. Par ce jeu moderne, on pose certaines questions pertinentes. Qu'est-ce que l'art populaire? De quoi parle-t-il? Est-il québécois? À quoi sert-il? A-t-il sa place au musée? Qui en sont les artistes? Les objets, à l'image des experts en la matière, opposent leurs visions, débattent et ne s'entendent pas sur la nature de cet art.

Le concept du forum de discussion confère aux objets une personnalité jeune et moderne. Grâce à ce procédé, on finit par oublier qu'ils sont des artefacts, le reflet d'une histoire du Québec. En tant que tels, on aurait souhaité que les objets se racontent, qu'ils livrent leur vision d'un passé pas si lointain. Malheureusement, tout comme la civilisation dont ils font partie, il semble qu'ils aient beaucoup de mal à s'arrêter pour se souvenir.

Etrangement, l'angle de la révolte des objets choisi par le musée pourrait être interprété comme un aveu d'impuissance de la part de l'institution. Comme si elle n'était pas certaine de cautionner ce qui se déroule en ses murs.

Le spectateur en vient à se demander si le concept de la lutte pour l'affirmation au cœur de l'exposition ne serait pas un trait révélateur de la condition de l'art populaire au Québec. Il n'en demeure pas moins qu'on y trace un portrait à la fois surprenant et amusant d'une production artistique en marge des conventions.

Pour ce regard révélateur sur l'état de la création hors normes et pour certaines pièces aux qualités indéniables, *Artefacts fous braque* apparaît néanmoins comme un complément de programme intéressant lors d'une prochaine visite au musée de la rue Dalhousie.

Collaborateur du Devoir

Retour attendu de Martin Bureau

PANIQUE AU VILLAGE

Jusqu'au 23 mars
À la galerie Lacerte
1, côte Dinan

ISABELLE PORTER

Ça faisait une petite éternité que Martin Bureau n'avait pas exposé de nouveau matériel. Dire que son retour chez Lacerte était attendu relève des lors de l'euphémisme tant cet artiste suscite de l'intérêt. Et ce, notamment à l'extérieur du milieu des arts visuels.

Ainsi, c'est à lui qu'on doit la superbe pochette du dernier album de Fred Fortin. Le titre de l'album, *Planter le décor*, était d'abord celui de cette magnifique peinture de Martin Bureau représentant une forêt d'arbres et de grues dans un ciel de feu.

Résolument actuelles, ses toiles font le pont entre la peinture et ces écrans de la modernité que sont la télévision, les caméras de surveillance et les

objectifs d'appareils photo. Et c'est peut-être lorsque cette approche sert la campagne, l'envers de l'ultramoderne, qu'elle frappe le plus.

Sa nouvelle exposition, *Panique au village*, décrit un petit monde tranquille sur le point d'exploser. Dans *Frappe préventive*, un homme et son fils jouent au ballon dans un parc, pendant que des boules de feu descendent du ciel. La série *Attaque chirurgicale* montre différentes vues sur l'église de l'île d'Orléans, encadrée par la mire d'une arme. L'artiste crée un effet particulièrement fort avec la magnifique *Battleship au clair de lune*, inspiré d'un jeu de société de l'enfance. Les coulées de peinture sous les bateaux de guerre se confondent avec leurs reflets naturels. Malgré la paix et l'harmonie qui émanent de la scène et de ses riches couleurs (bleu de Prusse, jaune, rouge vin), tous les bateaux sont en train de couler.

Collaboratrice du Devoir



Une des performances de Raphaëlle de Groot à la Galerie de l'UQAM

SOURCE GALERIE DE L'UQAM

Un contenu sans contenant

EN EXERCICE

Raphaëlle de Groot
Jusqu'au 1^{er} avril
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri

MICHEL HELLMAN

La performance se veut une forme d'art antiélitiste qui vise à renverser les «frontières» traditionnelles qui existent entre l'artiste, l'espace d'exposition et le public. En invitant le spectateur à prendre une place intégrale dans le processus créatif, l'artiste démystifie la valeur de l'«objet d'art» en tant que tel. C'est une manière de désarçonner les règles établies par les institutions artistiques (spécifiquement dans le contexte du marché de l'art) pour révaloriser la créativité dans sa forme la plus pure: l'expression corporelle. En théorie, cela paraît simple. Pourtant, aux yeux du grand public, la performance demeure une forme d'expression artistique inaccessible, considérée, ironiquement, comme trop intellectuelle.

Comment expliquer ce paradoxe? Il n'y a évidemment pas de réponse facile. Prenons cet article. Le premier paragraphe fait part d'une opinion simple. Mais en lisant des mots vagues et ennuyeux comme «antiélitiste», «processus créatif» ou «expression corporelle», la plupart des lecteurs risquent de tourner la page rapidement... C'est la responsabilité du journaliste d'attirer l'attention avec quelques mots accrocheurs, de développer les idées ensuite, et cela d'une manière claire, sans digressions superflues. Le métier d'artiste est bien sûr très différent. L'artiste s'adresse également à un public, bien sûr, mais il dispose d'une plus grande liberté. S'il veut transmettre une idée, inviter le spectateur à réfléchir, il le fera de la manière qu'il choisira. Mais si cela entraîne, comme c'est le cas trop souvent, le sacrifice de la forme au profit du contenu, le specta-

teur ne voudra pas nécessairement suivre la démarche. Cela soulève une question pertinente par rapport au rôle du créateur, et il est intéressant de se pencher sur cet aspect lorsque l'on visite l'exposition *En exercice* de Raphaëlle de Groot, présentée en ce moment à la Galerie de l'UQAM.

La dernière exposition solo de Raphaëlle de Groot remonte à 2001. Le présent événement était donc très attendu. Pour lier les «recherches antérieures» de l'artiste avec ses «recherches actuelles», le parcours a été divisé en trois volets. On peut voir tout d'abord une minirétrospective constituée d'«échantillons» de différents projets réalisés depuis 1996 (des notes, des dessins, des vidéos et des photographies), puis une œuvre effectuée lors d'une «résidence» de six mois dans une usine de textile en Italie et, enfin, comme pièce principale, une création originale *in situ* qui sera élaborée progressivement pendant toute la durée de l'exposition.

Cette dernière «œuvre» occupe presque tout l'espace. En effet, pour renforcer le côté spontané et improvisé de son travail, l'artiste a littéralement transformé une partie de la galerie en «atelier». Des objets divers, pots de peinture, papiers et prothèses étranges, sont parsemés sur de grandes tables. Ils seront utilisés par l'artiste lors de plusieurs performances qui auront lieu au cours du mois (les horaires sont affichés sur le site www.galerie.uqam.ca).

Une gêne

Raphaëlle de Groot s'intéresse à la «trace». Selon le communiqué de presse, sa démarche consiste à effectuer «de vastes chantiers de recherches» dans des milieux divers pour ainsi «brouiller l'idée que l'on se fait du rôle de l'artiste». Dans le contexte de la galerie, elle va donc engager activement la participation du spectateur, qui va contribuer, en laissant sa «trace», à façonner l'œuvre finale.

Blanc silence

Exposition de groupe

jusqu'au 25 mars

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE PARCHEMINE

VENTE DE RÉNOVATION
Jusqu'à 50% sur certains articles

Une opportunité de s'offrir une œuvre de qualité

40, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal
514-845-3368 tous les jours de 10h à 18h

LA CHAMBRE BLANCHE
présente
Le Chantier 2
artificiel et monstreux ?

Patrice Coulombe
avec la participation de Mylène Bergeron
A travers les mots
passe un peu de jour
exploration sonore

19 : 30 jeudi 9 mars 2006

tel : (418) 529-2715 / www.chambreblanche.qc.ca

entrée libre

Mez special au Conseil des Arts du Canada

Colloque international Max et Iris Stern

ARTS DE MÉMOIRE. MATÉRIAUX, MÉDIAS, MYTHOLOGIES

22 AU 24 MARS 2006

Inscription dès maintenant
Entrée : 20 \$ (Étudiants et Amis du Musée : 10 \$)

Organisé par le Musée d'art contemporain de Montréal en collaboration avec le Centre canadien d'études allemandes et européennes et le Centre de recherche sur l'intermédialité de l'Université de Montréal

Tenu pendant la présentation de l'exposition
Anselm Kiefer : Ciel - Terre



Exposition organisée par le Modern Art Museum of Fort Worth, Texas

Anselm Kiefer, *Birds and Flights* (Ligne avec: 1990-1994)

Photo: David Wharton

Conférence

DIDIER SEMIN
« Klein, Duchamp et
Harley-Davidson »

8 MARS 2006, de 18 h à 20 h
Entrée libre

Présentée par le Musée d'art contemporain de Montréal en collaboration avec le doctorat interuniversitaire en histoire de l'art (Université de Montréal et Université du Québec à Montréal)

Perspectives sur Claude Tousignant
une exposition virtuelle à voir absolument
sur le site du Musée au www.macm.org
dès le 22 mars 2006

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
(514) 847-6226 / www.macm.org @ Place-des-Arts
Colloque : (514) 847-6239 / colloque@macm.org

PETER KRAUSZ



(SANS) HORIZON

Du 18 février au 23 avril
Commissaire : Andrée Lemieux

Visite commentée :
du dimanche 5 mars à 14 h
Entrée libre

Ouvert du mardi au dimanche,
de 12 h à 17 h, et le vendredi,
de 12 h à 17 h et de 19 h à 20 h.
Entrée libre.

Salle
CLIFFORD-PELLERIN
MAISON DES ARTS DE LAVAL

1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
450 662-4440 • www.ville.laval.qc.ca

centre d'exposition
Musée d'art contemporain de Montréal

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

Catherine II de Russie et la
collection du Musée de l'Ermitage

CONFÉRENCE
DIMANCHE 19 mars
Quelques places
seulement.

Histoire et musique à la Salle
Claude-Champagne

SAMEDI 1^{er} avril
Conférence,
repas et concert.

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

• Culture •

Le dernier Kirikou arrive sur nos écrans

Avec son petit héros, Michel Ocelot a donné le goût de l'Afrique à des Blancs

ODILE TREMBLAY

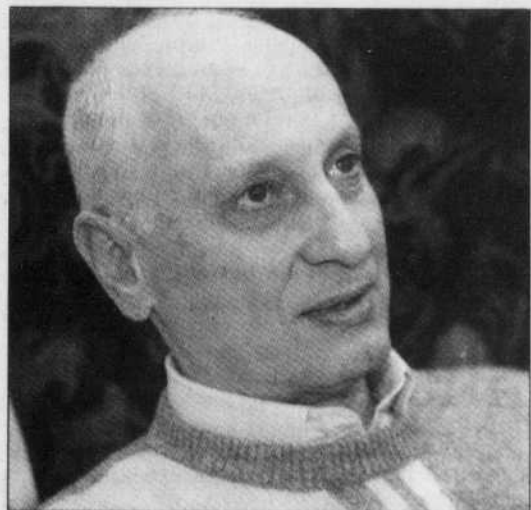
Au dernier Festival de Cannes, l'événement qui souleva le plus de ferveur fut la projection d'un segment du film d'animation *Kirikou et les bêtes sauvages*, du Français Michel Ocelot, devant un public d'écoliers. «*Kirikou!*», scandaient-ils en chœur, avant de se faire expliquer le b-a ba de l'animation par un Michel Ocelot ovationné. «*Les organisateurs de Cannes n'avaient jamais vu ça*, se rappelle le cinéaste. *C'était un grand moment.*»

Ce héros, petit Africain nu et débrouillard qui avait fait fureur en 1998, à travers ses aventures *Kirikou et la sorcière*, devait revivre: ses jeunes fans l'exigeaient. *Kirikou*, c'est, en animation pour enfants, le premier regard objectif posé sur l'Afrique. Elevé en Guinée, Michel Ocelot a reproduit des animaux, des plantes, des villages, des costumes propres à l'Afrique de l'Ouest, sans rien inventer. «*Les Africains sont contents. Pour la première fois, ils sont beaux et estimables. Et puis, j'ai donné le goût de l'Afrique à des Blancs.*»

D'ailleurs, *Kirikou*, dont l'idée initiale vient des contes traditionnels du continent noir, se trimballe à travers l'Afrique avec des projectionnistes ambulants, les dialogues alors transformés par les griots au gré de leur inspiration. Ou bien le film passe à la télé, avant d'être piraté là-bas, et Michel Ocelot ne voit pas trop la couleur de ses redevances, mais bon! L'Afrique se l'est réappropriée.

Petit et tout nu

Rappelons qu'au départ, personne ne voulait du premier *Kirikou*, qui prit deux années à se financer et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Michel Ocelot, le père du petit Kirikou

quatre à s'élaborer. «*Il n'y avait ni bandes-annonces ni publicité, évoque Michel Ocelot, mais le bouche à oreille, les critiques l'ont propulsé. Le film a gardé l'affiche sept ans à travers la France et engrangé 1 500 000 entrées juste au pays, en plus d'être vendu partout sur la planète.*»

Un hic, pourtant: «*Les pays anglo-saxons. Le fait que le sexe des enfants soient visibles ainsi que les seins des femmes a causé d'énormes problèmes, en Grande-Bretagne mais aussi aux États-Unis et au Canada anglais. Aux États-Unis, Universal voulait le prendre sous son aile: "Oui, oui, oui. Mais mettez-leur des soutiens-gorges et des culottes." Devant mon refus, Kirikou et la sorcière a fini par être distribué par une petite compagnie franco-américaine. Le film a tenu plusieurs mois à Brooklyn et dans une quarantaine de villes américaines, sous des tollés de protestations. Les Anglo-Saxons sont irrécupérables*», conclut Michel Ocelot, tout en précisant que partout, dans cet univers, des individus ont cru au film et cherché à le pousser.

Kirikou et les bêtes sauvages, réclamé par son public, par les exploitants de salles et par les distributeurs, se compose de quatre segments, sectionnés par la présentation d'un griot. Chaque fois, le tout petit Kirikou, grâce à son astuce et son courage, sauve son village africain des périls qui le menacent, dont le courroux de la terrible Karaba la sorcière, qui envoie ses fétiches faire des ravages dans le potager collectif. «*Le message de mes films: ce n'est pas parce qu'on est petit et tout nu qu'on n'y arrive pas.*»

Si les premières aventures de Kirikou ont vu le jour contre vents et marées, les secondes furent, on comprendra pourquoi, plus faciles à financer. Un seul coup de téléphone a suffi, en fait. Le succès, ça aide...

«Par ailleurs, *Kirikou et les bêtes sauvages* s'est fait à quatre mains plutôt que deux, coréalisé avec Bénédicte Galup (qui avait travaillé sur *Les Triplettes de Belleville*). «*De plus, j'avais déjà une partie des décors, la jungle entre autres. Mes personnages existaient déjà, le village aussi. Ça c'est fait très vite. Mais je me suis offert une visite en ville pour les beaux costumes, également la traversée de l'Afrique à dos de girafe de Kirikou, histoire d'explorer de merveilleux paysages.*»

Kirikou et les bêtes sauvages, sorti en France au début de décembre, prévoit moissonner chez lui 2 300 000 entrées. Des écoles se montrent intéressées, ce qui pourrait accroître encore sa durée de vie. Il est déjà vendu dans 70 pays, par ailleurs.

Michel Ocelot travaille aussi sur sa prochaine animation, *Azur et Azmar*, située au Maghreb et en Andalousie au Moyen Âge, avec chrétiens et musulmans qui s'affrontent ou cohabitent. Le film gagnera les écrans français à l'automne. Toute ressemblance avec des situations politiques contemporaines est bien entendu fortuite...

Le Devoir



FOX SEARCH LIGHT
D'un point de vue nord-américain, on peut percevoir dans *Night Watch* une société dont le chaos est la norme, effectivement dominée par des forces obscures.

Magma moscovite

NIGHT WATCH (NOCHNOI DOZOR)

Réalisation: Timur Bekmambetov. Scénario: Timur Bekmambetov et Laeta Kalogridis, d'après le roman de Sergei Lukyanenko. Avec Konstantin Khabensky, Vladimir Menshov, Mariya Poroshina, Dima Marynov. Image: Sergei Trofimov. Montage: Dmitri Kiselev. Musique: Yuri Poteyenko. Russie, 2004, 114 min. (V.o. avec sous-titres anglais)

ANDRÉ LAVOIE

C'est moins un film qu'un phénomène. Le premier long métrage du «clippeur» russe Timur Bekmambetov, *Night Watch*, fait courir et frémir ses compatriotes. Ceux-ci ont vite élevé un culte aux deux premiers volets de cette trilogie fantastico-gothique.

En effet, *Day Watch* a rapidement suivi et le tout va se clore dans une apothéose de moyens puisque cet ultime chapitre sera tourné en anglais, financé en partie par Hollywood. C'est ce qui explique pourquoi *Night Watch*, tourné au coût faramineux de cinq millions de dollars américains (ajustez le budget à la débâcle postcommuniste...), fait l'objet d'une scrupuleuse attention par son distributeur américain, question de recréer une même frénésie en Amérique du Nord.

Le pari ne manque pas d'audace, surtout que le film est pourvu

de ce qui provoque chez plusieurs spectateurs d'horribles cauchemars: les sous-titres. Ils sont ici utilisés de manière ingénieuse, au point même où, dans mes moments d'ennui, la dextérité avec laquelle ils se déploient suffisait à les dissiper. Colorés, épousant le rythme (frénétique) des images, pulvérisés en mille miettes ou surgissant des quatre coins de l'écran, ils se fondent à cette intrigue que même un exégète de l'œuvre de Tolkien aura du mal à suivre, voire à supporter. Quant aux amoureux des *Underworld*, *Harry Potter*, *The Matrix*, *Star Wars* et autres sagas fortes en hémoglobine et/ou en péripéties défilant le temps, l'espace et surtout une certaine cohérence narrative, ils seront servis, et même gavés...

Une fois encore, le bien et le mal s'affrontent, mais une trêve, qui dure depuis plus de 700 ans, se maintient avec fragilité dans les rues de Moscou; les forces de la Lumière et celles de la Noirceur se partagent cette tâche de «maintien de la paix», qui ne va pas sans heurts. En 1992, Anton (Konstantin Khabensky) voulait, par le pouvoir d'une sorcière, provoquer l'avortement de sa copine qui l'aurait fait cocu. Douze ans plus tard, Anton a rejoint les gardiens «illuminés» et découvre, en traquant des vampires, qu'un jeune garçon, Yegor (Dima Marynov), serait l' élu, celui qui, choisissant son camp, provoquerait une nouvelle guerre entre les deux armées. Or cet enfant est celui qu'Anton vou-

lait voir mourir dans le ventre de sa mère il y a 12 ans.

Si vous m'avez déjà perdu, ou avez jeté votre dévolu sur un dictionnaire de symboles, vous aurez au moins compris que *Night Watch* est un sacré fouillis, une machine qui s'emballe dès les premières images et exige de nous une soumission désolante pour tirer de tout cela un quelconque plaisir. C'est bel et bien le film d'un fils de pub, qui se préoccupe davantage d'effets (nombreux, efficaces, percutants) que de tenir en laisse un récit grouillant de personnages dont on se demande toujours à quel camp ils appartiennent.

Et qu'est-ce qui fait courir les Russes? D'un point de vue nord-américain, on peut percevoir dans *Night Watch* une société dont le chaos est la norme, effectivement dominée par des forces obscures. Poutine et Palpatine, même combat? Et pas besoin de vivre là-bas pour comprendre que des vampires qui roulent en Mercedes pourraient facilement se réclamer d'un groupe de mafiosi. Ou peut-être s'agit-il, dans un élan patriotique mal placé, de plébisciter une tentative cinématographique *made in Russia* qui cherche à égaler celles que l'on fabrique pas très loin d'ici. À ce chapitre, surveillez bien la trajectoire de Timur Bekmambetov: il a tout ce qu'il faut pour obtenir sa carte verte, et un passeport illimité pour des délires avec un ersatz de Keanu Reeves.

Collaborateur du Devoir

montréal culture

La culture au cœur du développement de Montréal

Rencontre publique et assemblée générale 2006
le vendredi 17 mars 2006

Vers le Sommet Montréal, métropole culturelle 2007



8 h 30
Convocation

9 h
Conférence d'ouverture
New York et Montréal : des défis semblables
Conférencière invitée :
Robin Keegan, Centre for an Urban Future, New York

10 h
Ateliers de travail sur Montréal :
• avantages stratégiques;
• infrastructures culturelles;
• gouvernance culturelle.

13 h 15 - 17 h
Assemblée générale annuelle
Élection du conseil d'administration

17 h
Cocktail de clôture

Lieu
Auditorium, Bibliothèque nationale du Québec
475, boul. de Maisonneuve Est (entrée rue Berri)
Montréal
Métro : Berri-UQAM
Renseignements et inscriptions : (514) 845-0303
info@culturemontreal.ca www.culturemontreal.ca

Joignez-vous à nous !

Culture Montréal est une organisation indépendante rassemblant 600 membres intéressés à promouvoir la culture comme élément essentiel du développement de Montréal.

Culture Montréal reçoit l'appui financier du ministère de la Culture et des Communications, de la Ville de Montréal et du Cirque du Soleil.

→ en kiosque maintenant

La femme de rêve : un mystère mathématique !
Génétiquement supérieure ?
Le blues de la ménopause
L'étrange rituel de l'ovule

Québec Science
Mars 2006 www.cybersciences.com

4,95 \$

LES FEMMES ET LES HOMMES : UN GRAND BALLET QUI DURE DEPUIS 200 000 ANS

Abonnez-vous - informez-vous → www.cybersciences.com

Cinéma

ENTREVUE

Claude Gagnon, le retour

Après avoir récolté une manne de prix au dernier FFM et reçu une mention spéciale du jury dans la catégorie «Kinderfilmfest» au Festival de Berlin, le magnifique *Kamataki*, de Claude Gagnon, gagne enfin nos écrans.

ODILE TREMBLAY

Il fut un temps où le cinéaste québécois Claude Gagnon volait de succès en succès. À la fin des années 70 et au début des années 80, ses films comme *Keiko*, portrait d'une jeune Japonaise (1979), *Larose*, *Pierrot* et *La Luce* (1982) et surtout *Kenny*, coproduction avec le Japon et les États-Unis, évoquant en 1986 l'histoire touchante d'un enfant handicapé dans une banlieue de Pittsburgh, ont été très appréciés.

Puis vint la traversée du désert, des films mal reçus (*Le Pianiste*), la faillite de sa boîte de production et de distribution au tournant de l'an 2000. Entre-temps, il aura observé comment travaillaient ses confrères, Gilles Carle, André Melançon, François Bouvier, et considère qu'il n'aurait pu aller à meilleure école.

Pourtant, dans le milieu, personne n'aurait misé sur la carrière future de cinéaste de Claude Gagnon. On le croyait fini. Erreur!

Au dernier Festival des films du monde, son excellent *Kamataki*, parcours initiatique d'un jeune Québécois suicidaire dans le Japon millénaire de son oncle potier, a vivement impressionné la critique, en plus de moissonner cinq prix. *Papiers élogieux* dans des publications importantes de cinéma, circuit des festivals. «Et puis les gens commencent à m'inviter dans les parties», lance-t-il avec ironie.

La veine nipponne est féconde pour Claude Gagnon. Sa femme, Yuri Yoshimura, produit ses films

à ses côtés. Le Japon connaît l'œuvre de Gagnon coproduite là-bas, diffusée aussi. Le choc des cultures est un thème central de ses films. Le cinéaste estime que, sans voyages, sans dépaysements, on ne peut même pas devenir soi-même. «La culture unique est une aberration», dit-il.

Le cinéaste estime que, sans voyages, sans dépaysements, on ne peut même pas devenir soi-même

Tel est aussi le message de *Kamataki*, où le jeune héros (Matt Smiley) se heurte à un monde inconnu, mystérieux, et devient un adulte au Japon. Le grand acteur Tatsuya Fuji (*L'Empire des sens*) incarne l'oncle potier, à la fois sage et viveur, porteur d'un enseignement ancien.

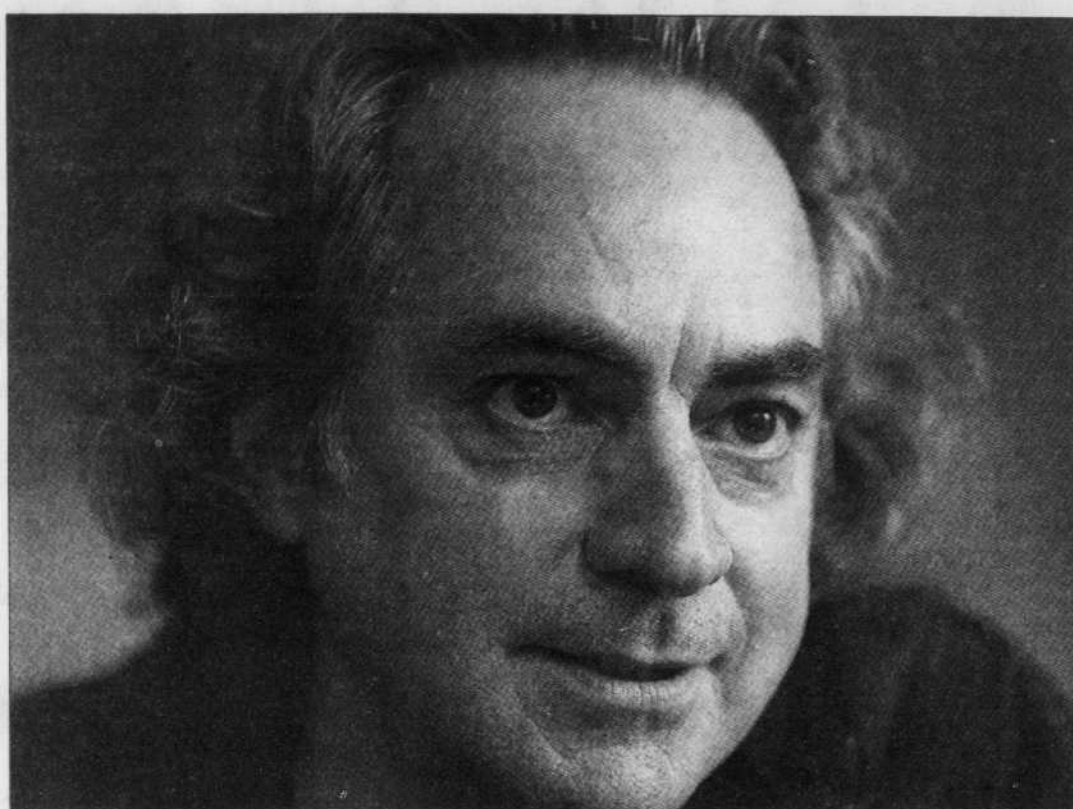
Le succès

Ce n'est qu'à l'automne que *Kamataki* prendra l'affiche au Japon. En attendant, le film circule.

Le mois dernier, au Festival de Berlin donc, dans la section «Kinderfilmfest», il a récolté une mention spéciale du jury. Tout baigne pour cette œuvre à la fois puissante et émouvante, avec au centre ce rituel d'un feu incandescent qui cuit la poterie et trempe les âmes.

Le succès change-t-il les gens? Un peu, tout de même. La vie d'un créateur ressemble souvent à une roue de fortune. Un jour au sommet, le lendemain au fond de la cale. Et c'est reparti!

«Il a fallu établir une stratégie d'attaque pour lancer le film à l'étranger», explique Claude Gagnon. On a ciblé certains festivals plutôt que d'autres. Cannes: tout le monde en rêve, mais il ne fallait pas lâcher la proie pour l'ombre. Pas question de sacrifier Berlin au cas où... »



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Le succès de *Kamataki* a changé ma perspective et les sujets de films que je veux aborder. Il est temps pour moi de revenir à l'Occident», explique le réalisateur Claude Gagnon.

Après Berlin, Claude Gagnon a accompagné son film au rendez-

vous de Bangkok. Bientôt, *Kamataki* s'envolera au Festival de Palm

Springs. Ensuite, ce sera la Corée, puis Mar del Plata en Argentine.

Reste à le vendre dans le monde. Long processus enclenché dans plusieurs pays: l'Allemagne, l'Angleterre, la Corée, les États-Unis négocient. On verra bien.

Pour l'heure, Claude Gagnon se sent plus désiré, plus assuré qu'avant. Son fameux projet de film sur les maîtres du kung-fu, il l'a mis pour l'heure entre parenthèses.

«Le succès de *Kamataki* a changé ma perspective et les sujets de films que je veux aborder. Il est temps pour moi de revenir à l'Occident.»

De fait, le prochain Claude Gagnon sera un western, avec retour sur Will James, le cow-boy québécois à qui Jacques Godbout avait déjà consacré un documentaire en 1988.

«Je suis attiré par l'ailleurs», précise Claude Gagnon, et ces Québécois qui ont choisi d'endosser une autre identité pour s'échapper de leur prison intérieure me fascinent. Will James a fini par adopter le mensonge, mais je m'intéresse davantage aux années de jeunesse de ce type qui est tombé 74 fois de son cheval et qui fait mieux la 75^e fois. Remonter en selle malgré les chutes, c'est la différence entre les gens extraordinaires et les gens ordinaires.»

Le Devoir

FESTIVAL DE CANNES 2005
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
PRIX DU SCÉNARIO

★ ★ ★ ★

«Deux fois bravo!»
(David & Roger)

NOUVEAU FILM DE
TOMMY LEE JONES

TROIS ENTERREMENTS
«THREE BURIALS OF MELQUIADES ESTRADA»

REQUISIT GUILLERMO ARRIAGA
(LE SCÉNARIO DE «AMORES BURNING» ET «LA GARDIA»)

metropole

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 10 MARS

5 NOMINATIONS
AUX OSCARS
DONT
MEILLEUR FILM

Philip Seymour Hoffman

capote

metropole

12^e SEMAINE À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
PARISIEN EX-CENTRIS STARCITE STE-FOY LE FORUM 22 CINÉMA DU PARC

VOYEZ LA BANDE-ANNONCE À WWW.CAPOTE.FILM.COM

LE DEVOIR

K films

INVITENT 100 PERSONNES À LA PREMIÈRE DE

K films Amérique présente

de ma fenêtre,
sans maison...

un film de
Maryanne Zéhil

avec
Louise Portal
Renée Thomas - Hélène Mercier
Jean-François Blanchard - Mariloup Wolfe

LE JEUDI 16 MARS À 19 HEURES
AU CINÉMA BEAUBIEN
(La réalisatrice, les acteurs principaux dont Louise Portal seront présents)

Pour avoir la chance d'obtenir une invitation pour 2 personnes:
Inscrivez-vous par courriel en nous indiquant vos coordonnées postales à l'adresse suivante:
promotions@groupepopcorn.com

La projection du film sera précédée du court métrage *Au cœur brisé*, réalisé par Antoinette Karuna

Le tirage des 50 laissez-passer doubles aura lieu le 9 mars. Les gagnants recevront un laissez-passer double par la poste. L'annonce promotionnelle sera publiée les 25 février et 4 mars.

À L'AFFICHE DÈS LE 17 MARS

6 NOMINATIONS AUX OSCARS
DONT
MEILLEUR FILM
MEILLEUR RÉALISATEUR
GEORGE CLOONEY
MEILLEUR ACTEUR • DAVID STRATHAIRN

David Strathairn
George Clooney

Réalisé par George Clooney

BONSOIR ET BONNE CHANCE

V. Sous-titrée française de GOOD NIGHT AND GOOD LUCK

À L'AFFICHE MAINTENANT EN FRANÇAIS!

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
Sous-titrée française

VEN. - JEU. 13h15 - 15h40 - 19h00 - 21h20

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22

VEN. - DIM. 12h25 - 14h45 - 17h05 - 19h25 - 21h50
LUN. - JEU. 14h45 - 17h05 - 19h25 - 21h50

JÉRÉMIE RENIER ET DÉBORAH FRANÇOIS dans

l'enfant

«FILM D'UNE RARE MAÎTRISE SERVIE PAR DES ACTEURS AU NATUREL DÉSARMANT»
- Le Monde, La Presse

«UNE ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DOUBLÉE D'UN VRAI FILM DE CINÉMA QUI FAIT CHAVIRER»
- Jolies Tapes, 10

«UNE ŒUVRE BOULEVERSAUTE ET HUMANISTE»
- Monde, Télérama, 100

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

UN FILM DE LARS VON TRIER

MANDERILAY

FESTIVAL DE CANNES
DÉCLARATION DE LA RÉVOLUTION

BRYCE DALLAS HOWARD
(SAATCHI ON BROADWAY) JOANNEY GLOVER (WILSON) CLAYTON

À L'AFFICHE DÈS LE 10 MARS

24^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

FIFA

9 - 19 MARS 2006
280 FILMS / 30 PAYS

Billets en vente maintenant à la billetterie de la Place des Arts | 175, rue Sainte-Catherine Ouest
Réservations en ligne : WWW.ARTFIFA.COM | Par téléphone : 514-842-2112

GRANDE BIBLIOTHÈQUE | CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE | CINÉMA ONF | CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE | GOETHE-INSTITUT | MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN | MUSÉE DES BEAUX-ARTS | 5^e SALLE/PLACE DES ARTS